GAUTHIER.

Dissertation sur l'usage des Caustiques, etc.

1774

DISSERTATION

SUR L'USAGE

DES CAUSTIQUES,

Pour la guériſon radicale & abſolue des HERNIES ou DESCENTES, de façon à n'avoir plus beſoin de Bandages pour le reſte de la vie.

Par M. GAUTHIER, Conſeiller-Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de Montpellier.

Si quid noviſti, rectius iſtis
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.
HOR.



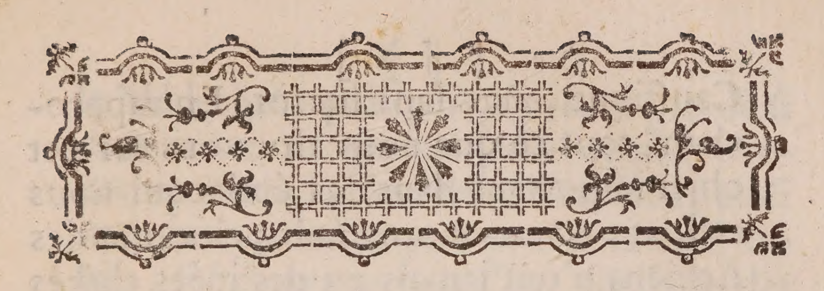
A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, fils aîné, rue Dauphine.
L'AUTEUR, aux Ecoles de Médecine, rue de la Bucherie.

M. DCC. LXXIV.





MÉMOIRE
SUR
LA GUÉRISON RADICALE
DES HERNIES,
PAR LES CAUSTIQUES.

CE n'eſt plus un problême en Médecine, de ſçavoir ſi on peut guérir ſans diſtinction d'âge & de ſexe ; les Hernies de l'aine les plus anciennes, les plus volumineuſes ; pourvu toutefois qu'elles ſoient ſans adhérences : & de plus ſi ces guériſons peuvent être l'effet d'un Cauſtique adroitement appliqué, de façon qu'il n'en réſulte aucun inconvénient, ni pendant ni après le traitement, pour la vie, la ſanté, & même ſans que l'humanité en puiſſe rien perdre de ſes droits.

Cette idée de guérir les Deſcentes par le Cauſtique n'eſt pas abſolument neuve ; les anciens Médecins ont employé le

Cauſtique, mais ſans ſuccès. En rapprochant tout ce que nous trouvons ſur cet objet important dans les écrits qui nous reſtent, on remarque ſans peine que les Anciens n'ont jamais eu des idées claires & diſtinctes dans les opérations qu'ils pratiquoient; qu'ils n'ont jamais ſçu très-poſitivement ce qu'il falloit faire pour être aſſuré de la guériſon, & qu'à peine ont-ils connu les riſques, les dangers que l'on pouvoit courir dans l'uſage des différens Cauſtiques dont ils ſe ſont ſervis.

Depuis Guy de Cauliac & Ambroiſe Paré qui ſont à-peu-près les derniers qui ont employé les Cauſtiques pour la guériſon des Hernies, cette méthode eſt demeurée juſqu'à nos jours dans le diſcrédit que lui avoient attirés, à juſte titre, la cruauté inouie des procédés décrits par les Anciens, leur inſuffiſance pour la guériſon, & les accidens qui leur ſont très-probablement arrivés. On ne parle plus depuis cent ou cent cinquante ans dans les Livres ou dans les Ecoles des Cauſtiques, que pour les rejetter; on les y condamne ſur la parole des Auteurs qui n'ont fait que ſe copier les uns les autres, des Maîtres qui n'ont rien examiné & approfondi par eux-mêmes: deſorte que cette maladie, peut-être la plus importante de

la Médecine, puiſqu'il n'y en a pas de ſi commune, & qui produiſe autant d'incommodités habituelles, d'accidens auſſi imprévus, de dangers preſſants auſſi ſubits, ſe trouve aujourd'hui négligée des Maîtres, abandonnées aux Empiriques, & tombées dans un ſi grand mépris, qu'il ſuffit preſque, pour être traité & regardé comme un Charlatan de parler du Cauſtique, de dire que l'on peut guérir les Hernies par ce moyen.

La poſtérité la plus reculée devra au miniſtère de M. de Sartine, d'avoir prouvé par des faits bien conſtatés la poſſibilité de ces cures, niées & ſoutenus impoſſibles dans le tems même qu'elles avoient lieu; & qu'il ne s'agiſſoit que de les vérifier, pour être aſſuré de leur réalité. C'eſt en effet à l'attention que ce ſage & prudent Magiſtrat a bien voulu donner à ces ſortes de guériſons, que la voix publique a fait parvenir à ſa connoiſſance, que nous devons le ſuccès du traitement fait par ſes ordres ſur des hommes tirés de Bicêtre à cet effet. C'eſt à la publicité qu'il a cru devoir donner au compte que j'ai eu l'honneur de lui rendre de ces guériſons, en le faiſant inſérer dans tous les Journaux de Novembre 1773, que les malades affligés, tourmen-

tés, défefpérés par cette cruelle maladie, feront redevables de connoître une voie sûre d'être promptement guéris dès qu'ils le defireront; guérifon qu'ils n'auroient jamais ofé efpérer d'après le préjugé univerfellement reçu, que l'on ne guérit pas les Defcentes.

Une découverte auffi utile & néceffaire au genre humain, auffi certaine, auffi authentiquement publiée, doit faire tomber la note de honte & l'efpece d'ignominie attachées de tous les temps à cette maladie; mais fans aucune raifon, puifqu'on ne trouve rien dans fa nature, fes caufes, fes effets, & aucunes des circonftances où elle peut fe trouver, qui puiffe allarmer la pudeur ou l'honnêteté la plus fcrupuleufe. Dès qu'il fera conftant que l'on peut guérir, les malades ne rougiront plus de fe faire connoître & de rechercher le reméde qu'on leur annonce être fimple & phifiquement sûr. Leur unique vœux eft de guérir, & par-là de rentrer en quelque façon dans la fociété des humains dont ils fe croyoient féparés pour toujours, & dans tous les droits de l'humanité dont ils fe croyent privés abfolument. Ces confidérations feules les retenoient dans une efpéce de honte & d'opprobre, & non la maladie en elle-

même qui n'a de déſeſpérant que d'être très-commune & regardée comme incurable.

Car enfin, c'eſt un fait de notoriété parmi les Médecins & Chirurgiens, que dans le moment actuel il n'y a aucun moyen de guérir les Deſcentes que celui que je propoſe : & pour s'en convaincre, examinons de bonne foi & ſans prévention les ſecours que l'art de guérir nous préſente, & apprécions les à leur juſte valeur. Tout ce que l'on ordonne, tout ce que l'on preſcrit contre cette maladie ſe réduit aux Brayers ou Bandages.

Je ſuivrai dans ce que je vais en dire ce que Arnaud a écrit dans ſon Traité des Hernies ; ce Chirurgien s'eſt appliqué particulierement à cette partie de la Chirurgie, il y a excellé, il mérite quelque conſidération. En ſuivant & même copiant cet Auteur, je ne dois point avoir à craindre que l'on m'accuſe d'exagérer les inconvéniens & l'inſuffiſance des Bandages pour donner plus de relief à la méthode que je propoſe. Je ne cherche que le bien de l'humanité, & des pauvres particulierement ; je m'eſtimerai heureux de jouir de ces avantages, qui ſont le ſeul objet de mon ambition.

Contre la maladie la plus commune qu'il y ait, puiſque ſelon Arnaud, elle attaque le huitième des hommes & peut-être le ſixième des ſoldats, des artiſans & des pauvres, la Médecine & la Chirurgie ne connoiſſent aucune autre reſſource que les Brayers ou Bandages; moyen abſolument palliatif, rarement util, ſouvent inſuffiſant, & ordinairement nuiſible.

» Les Bandages, dit donc le célébre » Arnauld, ſont des liens ſolides, qui par » une compreſſion toujours égale, régu» liere & permanente bouchent exacte» ment l'ouverture qui donne paſſage à » la Hernie & l'empêche de paroître ». Il exprime par cette définition ce que ſont & doivent être les Bandages, quand & comment ils peuvent être utils. Ne quittons point de vue ce principe, il doit nous conduire dans ce diſcours; & pour procéder avec ordre, diſtinguons trois eſpeces ou dégrés de Hernie: Hernie commençante, Hernie incomplette & Hernie complette. Voyons ce que produiſent dans ces trois cas les Bandages que l'on employe indiſtinctement dans les Hernies vraies ou même fauſſes, & quelquefois ſans que ni l'une ni l'autre ait lieu.

La Hernie commençante eſt celle qui

étant dans ſon principe, ne produit au-deſſus de l'aine qu'une petite tumeue, ronde, ovale, douloureuſe : le Bandage dans ces premiers moments peut être utile, en contenant aiſément la Hernie, & empêchant cette tumeur de paroître par une compreſſion douce, réguliere & conſtante ; il peut même guérir cette maladie lorſqu'elle ne fait que commencer, ſi le ſujet eſt jeune, capable de croiſſance, c'eſt-à-dire, au-deſſous à-peu-près de vingt ans : alors l'anneau que nous ſuppoſons n'avoir été que forcé par l'effort qui a donné naiſſance à cette Hernie, pourra reprendre de lui-même ſon élaſticité propre, dès qu'il ne ſera plus continuellement violenté, par l'effort que doivent faire les parties intérieures pouſſées de haut en bas par le mouvement jamais interrompu de la reſpiration, & par celui qui eſt particulier aux inteſtins. Mais ce cas où nous ſuppoſons que la Hernie ſera contenue & ne reparoîtra jamais, n'eſt pas le plus commun & le plus ordinaire ; le Bandage ne pourra donc dans cette eſpece qu'être quelquefois utile & non pas toujours & dans tous les cas.

Si la Hernie eſt incomplette, c'eſt-à-dire, qu'elle ne paſſe pas le pli de l'aine, le bandage bien fait pourra la contenir,

mais plus difficilement & moins conſtamment que dans le premier cas. Le Bandage étant dès-lors inſuffiſant pour contenir exactement & abſolument la Hernie, il ne pourra procurer la guériſon; parce que cette Hernie ne paroiſſant même que quelquefois, forcera de plus en plus l'anneau qui conſéquemment aura moins de facilité pour ſe remettre, augmentera néceſſairement de volume, paſſera enfin le pli de l'aine & deviendra complette. C'eſt ce que nous voyons journellement arriver en ceux qui avec une Hernie incomplette ſont obligés de vaquer à leurs affaires, faire tous les exercices ordinaires de la vie, marcher, monter à cheval, ou même faire quelques efforts comme de courir, chanter, touſſer, &c. qui n'ayant rien d'extraordinaire en eux-mêmes, ne méritent ce nom qu'à raiſon des circonſtances; en effet ces exercices, ces efforts mêmes, ſi l'on veut, ayant donné naiſſance à la Hernie, ont vaincu la principale & la plus forte réſiſtance, qui étoit celle que la nature elle-même avoit poſée, n'ont plus beſoin que d'être continués pour que la Hernie devienne peu-à-peu & avec le temps complette. Dans la Hernie incomplette, les Bandages doivent être inſuffiſants, ils ne

peuvent empêcher les progrès de la Hernie, puiſqu'il eſt preſqu'impoſſible qu'ils la contiennent aſſez exactement, conſtamment & régulierement pour qu'elle ne gliſſe jamais & dans aucune circonſtance.

Dès que la Hernie eſt complette, les Bandages ſont preſque toujours inutiles, & dès-lors dangereux. A peine ſur vingt Hernies complettes y en a t-il une de contenue comme elle doit l'être, pour qu'on puiſſe eſpérer quelque ſoulagement du Bandage. C'eſt aux malades que j'en appelle pour dépoſer de cette vérité; c'eſt aux Bandagiſtes eux-mêmes à nous dire ce que l'expérience leur a appris ſur ce point de pratique, qu'il me ſeroit aiſé de prouver par un très-grand nombre de lettres reçues de toutes les parties du Royaume. C'eſt donc une vérité de fait que jamais, ou preſque jamais, les Bandages ne contiennent exactement & perſévéremment les Hernies complettes : de façon qu'il ne gliſſe rien dans les différens mouvements que l'on eſt obligé de faire, les différentes attitudes qu'on eſt obligé de prendre. On peut donc dire, ſans crainte d'être démenti, que les Bandages ſont inutiles pour contenir toute Hernie complette, & à plus forte raiſon

pour la guérir. Ils n'ont en effet aucune vertu qui leur ſoit propre pour opérer cette guériſon ; ils ne pourroient y contribuer qu'en ſoutenant l'anneau & lui donnant lieu de reprendre ſon élaſticité naturelle, ce qui ne peut avoir lieu dès que l'on ſuppoſera que la Hernie reparoîtra quelquefois, quelque rares que puiſſent être ces eſpéces de récidives.

Dans cette ſuppoſition les Bandages ne peuvent être indifférens, ils ne ſont faits que pour opérer une compreſſion ; dès que cette compreſſion ſera irréguliere, ne ſe portera pas abſolument & uniquement ſur l'anneau pour empêcher la Hernie de paroître, elle doit porter néceſſairement ſur la Hernie elle-même dès qu'elle aura un peu gliſſé ; les frottements qui auront lieu dans les différents mouvements que l'on ſera obligé de faire, occaſionnent des inflammations lentes, des gonflements dans la tumeur, d'où ſuivent des adhérences, des douleurs ſourdes, des coliques habituelles, des tiraillements d'eſtomach, des vents, des dérangements de digeſtions qui attirent néceſſairement le délabrement de la ſanté, une vie languiſſante & miſérable ; puiſque ces adhérences une fois ſuppoſées & qu'il eſt preſqu'impoſſible de détruire ;

on ne peut remédier aux maladies qui en ſont les ſuites inévitables, dès qu'on ne peut ôter la cauſe premiere de tous ces maux; deſorte qu'il ne reſte qu'une vie d'autant plus à charge, qu'elle eſt ſans eſpoir de guériſon ; il n'y a qu'un accident imprévu & violent, comme l'étranglement, qui en coupant le fil des jours, peut guérir de tous ces maux.

Mais pour que les Bandages puiſſent être de quelque utilité, il eſt indiſpenſable qu'ils rempliſſent exactement leur objet, c'eſt-à-dire, qu'ils ferment exactement l'ouverture de la Hernie par une compreſſion douce, mais réguliere, toujours égale & permanente; pour cela, il faut qu'ils ſoient bien faits & ſelon les régles de l'Art éclairé du flambeau de l'Anatomie. Ecoutons Arnaud dans la Préface de ſon Traité des Hernies: « pour » rendre, dit-il, en cette matière nos rai» ſonnements juſtes & conſéquents, il y » a un grand principe à ſe retracer; il ne » ſuffit pas d'avoir une connoiſſance par» faite des parties, de leur ſtructure, de » leur arrangement, de leur vraie ſitua» tion & de leur uſage; il faut encore » avoir une connoiſſance auſſi exacte qu'il » eſt poſſible de l'Anatomie pathologique, » c'eſt-à-dire, des dérangements qui arri-

» vent aux parties qui ſont agentes & » de celles qui ſont patientes dans les » Hernies ».

« Tout l'Art, dit le même Auteur dans » le même endroit, pour bien faire les » Bandages, conſiſte à les proportionner à » la figure du corps des malades, de façon » qu'ils portent par-tout avec juſteſſe, » que le point d'appui ſoit ſolide, & que » la compreſſion de l'écuſſon ſoit exacte » & invariable ; la portion du cercle » d'acier doit être plus ou moins longue, » elle doit avoir plus ou moins d'élaſti- » cité ou de roideur, ſelon les dimenſions » des corps auxquels on les applique, à » proportion de la force du ſujet, eu » égard à la nature des parties qui ſortent, » à l'ancienneté de la Hernie & à la con- » traction plus ou moins forte des muſcles » de la poitrine & du bas-ventre ; or » toutes ces connoiſſances ne s'acquierent » que par l'Anatomie. Les os du baſſin ſur » leſquels les Bandages ſont fixes, ſouf- » frent autant de variations dans les diffé- » rens ſujets que les traits du viſage ».

Les connoiſſances générales qui font diſtinguer l'âge & le ſexe de celui pour qui on demande un Bandage, l'élévation ou la dépreſſion des os du baſſin, la mai- greur ou l'embonpoint des malades ſur-

tout dans ces parties, les eſpéces de Hernies, leur figure, leur ancienneté, les parties dont elles ſont compoſées; les maladies compliquées qui s'y trouvent actuellement, ou qui ayant eu lieu, y ont laiſſé des reliquats. « ces connoiſſances » générales, dit l'Auteur que nous avons » déjà cité, mènent aux particulieres qui » apprennent à connoître les éminences » & les cavités naturelles de ces os, & » qui font diſtinguer celles qui s'y trou- » vent extraordinairement, de celles qui » péchent dans leurs proportions. Si on » n'a pas une juſte idée de toutes les dif- » férentes configurations de ces os, il eſt » impoſſible de ne pas ſe tromper dans la » tournure des Bandages; ils portent né- » ceſſairement à faux, ils bleſſent le ma- » lade & ne contiennent qu'imparfaite- » ment, ou même point du tout, les deſ- » centes. Ces circonſtances ne peuvent » être bien obſervées que par un Chirur- » gien qui en faſſe ſa principale occupa- » tion, qui s'y applique de façon à recti- » fier tous les jours ſes connoiſſances ſur » les obſervations qu'il eſt dans le cas de » faire ».

Or je demande ſi de bonne foi on peut être perſuadé que la moindre de ces conditions exigées par Arnaud & qui ſont de

la nature & de l'eſſence de la choſe même, ſoient exactement remplies dans les Bandages que le Roi fait fournir à grand frais à ſes Troupes, & les Hôpitaux aux pauvres ; l'Entrepreneur les fait fabriquer par des eſpéces de manœuvres qui n'ont pas la moindre notion d'Anatomie ; il en tient magaſin ſoit chez lui, ſoit à l'armée ou dans l'Hôpital dont il eſt chargé par abonnement ; deſorte que pour faire la diſtribution de ces Bandages ainſi fabriqués & amaſſés, on conſidère pour toute choſe la groſſeur du corps de celui qui doit le porter, le côté où eſt la Hernie, ſi elle eſt double ou ſimple : d'où il arrive que ces Bandages fatiguent plus le malade que la Hernie elle-même ; alors de deux maux, on choiſit le moindre, on s'en tient à celui qu'on ne peut éviter, on porte ſa Hernie ſans uſer du Bandage ; elle augmente de volume & elle devient néceſſairement complette & ſouvent incurable ; deſorte que les dépenſes que le Roi fait pour la fourniture des Troupes, les Hôpitaux pour celles des pauvres, tombent en pure perte, ſans être d'aucune utilité pour ceux qui ne les portent pas, & nuiſent beaucoup à ceux qui ont la conſtance de s'en ſervir, parce qu'ils rendent leurs Hernies plus incommodes &

incurables par les accidents qu'ils attirent & les adhérences qu'ils produisent.

Malgré ces dépenses, le Roi n'en perd pas moins de bons & généreux soldats dans ceux qu'on est obligé de licentier, ou dans ceux qui le deviendroient, mais qu'on ne peut admettre à cause de cette incommodité; & l'Etat perd des milliers de bras dans les ouvriers & les manœuvres, que cette maladie empêchent de travailler aussi fort qu'ils le pourroient & le desireroient; desorte qu'insensiblement ces malheureux tombent dans la misere, souvent avec une famille nombreuse, & deviennent pour l'Etat une surcharge réelle & inévitable.

Mais ce qui acheve de démontrer l'insuffisance des Bandages pour guérir les Descentes, dès que le malade a passé l'âge de vingt ans, si on en excepte toutefois quelques cas rares & extraordinaires, c'est qu'il y a dans toute Hernie complette & ancienne un vice de conformation, que la nature n'ayant pu empêcher dès le commencement, ne guérira jamais, même avec le secours des remédes internes ou des Topiques quels qu'ils puissent être, & encore moins par le secours des Bandages, qui étant dans l'impossibilité morale de la contenir, ne pour-

ront jamais la guérir, mais ſeulement y produire des adhérences qui les rendront incurables par la méthode même que je propoſe, qui eſt cependant l'unique reſſource des malades qui ſe trouvent attaqués de cette maladie.

Car ſans parler de la dilatation de l'anneau, il y a néceſſairement & de fait dans toute Hernie une rupture du peritoine, ou au moins un allongement conſidérable que l'on appelle Sac Herniaire. Or quels peuvent donc être les topiques aſſez efficaces pour détruire par leur action cet allongement contre nature, ou réunir cette rupture du péritoine ſuppoſée par preſque tous les Auteurs; ſans quoi il n'y a pas lieu de pouvoir eſpérer de guériſon ſûre, ſtable & permanente. Si quelques topiques pouvoient l'attaquer ce Sac herniaire, le conſumer peu-à-peu, ce ne pourroit être qu'avec du temps, jamais ſans riſques & ſans douleurs, & c'eſt le cas des Cauſtiques que l'on refuſe d'admettre.

Les remédes internes, s'il en exiſtoit capables d'un effet auſſi prodigieux, pourroient, par le long uſage qu'il ſeroit néceſſaire d'en faire, nuire au temperament, affecter l'eſtomach ou la poitrine, s'ils ſont ou acides comme le remede du

Prieur de Cabrieres, ou mercuriaux & ferrugineux. On ne peut trop faire attention à cette vérité, d'autant que le ſuccès de ces remédes étant très-incertain, la prudence ne permet pas de riſquer les inconvénients ſur des eſpérances auſſi peu fondées.

Il n'y a donc que la Chirurgie ſeule qui puiſſe ſe flatter de pouvoir guérir les Deſcentes. Ætius, qui vivoit vers la fin du quatrième Siècle ou le commencement du cinquième de l'Ere chrétienne, a expreſſément reconnu cette vérité, que la pratique de tous les ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis lui a confirmé. Il décide en termes très-clairs & énergiques que la Chirurgie ſeule, c'eſt-à-dire, celle qui pratique les grandes opérations qui ne ſont jamais ſans quelque danger, peut guérir les Deſcentes qu'il dit être une maladie fort mauvaiſe. *Et ſane*, dit-il, *inteſtinorum Hernia extreme mala ſolâ Chirurgiâ curari poteſt, eâque gravi & periculoſâ.**

C'eſt d'après cet axiôme inconteſtable que les Anciens ont imaginé les différentes méthodes que l'on trouvent décrites dans leurs Ouvrages, dans la vue de guérir, par les moyens que la Chirurgie pro-

* Ætius, Tetrab. 4, Serm. 2, cap. 23.

poſe, les Hernies : reconnoiſſant par-là l'inſuffiſance des Bandages & l'inutilité des remédes internes & externes qu'ils avoient d'abord employé depuis le moment que les Hernies ont été connues, leurs procédés étoient cruels & révoltants, il faut en convenir, mais il leur a paru être le ſeul & unique moyen de guérir.

On eſt étonné qu'ils ayent trouvé des malades aſſez patients pour en eſſayer. Quand on examine ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait pour l'application des Cauſtiques, on ſe demande avec étonnement lequel on doit le plus admirer, ou du Chirurgien qui avoit la conſtance d'appliquer ces Cauſtiques ſans jamais être aſſuré de la route qu'il falloit ſuivre, ſans jamais ſçavoir & pouvoir diſtinguer où il en étoit de ſon traitement, quand il falloit les continuer ou y renoncer, ſans connoître les dangers qu'ils faiſoient courir à ſes malades, ſans preſcrire aucunes précautions pour les éviter ; ou enfin de la patience à toute épreuve du malade qui pendant des mois entiers ſouffroit des douleurs qui étoient probablement inutiles pour la plûpart, & ont dû être très-dangereuſes & même mortelles pour quelques uns. Mais que ne peut pas l'en-

vie de guérir d'une maladie que l'on ſent continuellement & ſans relâche, auſſi pénible & fatiguante à ſupporter : quand on connoît ſes dangers, celui ſur-tout de pouvoir périr à chaque inſtant ſans être abſolument ſûr du lendemain, lorſqu'en même-temps on ne voit aucun moyen d'en être débaraſſé.

Les Modernes ont abſolument abandonnés les différentes méthodes des Anciens, ils ont rejettés les unes comme barbares & meurtrieres, & ils ont eu raiſon ; les autres comme ſimplement cruelles, dangereuſes & inſuffiſantes ; de façon qu'il n'eſt plus reſté aucun moyen de guériſon, & que tout s'eſt trouvé réduit à la cure purement palliative, c'eſt-à-dire, à l'uſage des Bandages.

Mais au lieu de prendre ce parti, pour ainſi dire de déſeſpoir, qui fait tout mépriſer dans une opération parce qu'il s'y trouve des choſes qui effectivement ſont révoltantes & contraires aux régles que preſcrit la prudence ; ou de tout rejetter ſans examen, parce qu'il s'en trouve d'autres dans la même opération qui du premier coup d'œil paroiſſent dangereuſes & haſardées : n'eut-il pas été plus ſage & plus raiſonnable de la part des Modernes ; en répudiant d'abord ce qui tenoit de la

barbarie du ſiècle où vivoient les Anciens, & qui n'étoit probablement que l'effet de l'ignorance où ils étoient de la bonne Anatomie, de la véritable Chimie, n'eut-il pas, dis-je, été plus ſage & plus raiſonnable d'étudier avec ſoin ſon ſujet à l'aide des connoiſſances que nous avons au-deſſus d'eux; d'examiner l'action des Cauſtiques ſur le corps humain, d'en chercher de plus sûrs dans la Chimie que nous connoiſſons mieux qu'eux, ou au moins de perfectionner ceux qu'ils connoiſſoient, en modérant leur action ſelon le beſoin & les circonſtances; d'apprécier ce que les Anciens avoient dit de bon, de le réduire aux régles de l'Art qui a beaucoup gagné depuis eux, de mettre à profit juſqu'à leurs fautes & leur hardieſſe tout inconcevable qu'elle eſt, pour en faire une méthode bonne & utile; puiſqu'enfin on ne peut diſconvenir qu'il n'y a aucun moyen de guériſon connu juſqu'à préſent, que ce moyen quel qu'il puiſſe être, ne peut ſe trouver que dans la Chirurgie, & probablement dans l'uſage méthodique des Cauſtiques mieux connu & mieux dirigé, & jamais dans la Médecine ni interne ni externe, c'eſt-à-dire, qui conſiſte dans l'application des Topiques, à moins qu'ils ne ſoient du genre des Cauſtiques.

Jamais l'erreur n'a-t-elle donc servi de degré pour parvenir à la vérité ; jamais une guérison imprévue & sur laquelle on ne devoit pas compter, ou une tentative hazardée ou même malheureuse n'ont-elle conduit à une découverte utile lorsque cette tentative a été plus réfléchie & plus approfondie. « Je crois, dit Arnaud » que j'ai déjà cité, les mauvais succès » beaucoup plus capables d'instruire que » les cures surprenantes ; la nature a beau- » coup plus de part que nous dans ces » cures, & elle en cache les moyens se- » crets ; mais les événements fâcheux de- » viennent des leçons précises, sur-tout » dans les cas rares & nouveaux, où la » réflexion vient au secours des recher- » ches qu'ils nous donnent lieu de faire. » On y fait immanquablement des décou- » vertes que certains dérangements des » parties rendroient trop obscures & qui » deviennent d'un prix inestimable quand » on sait en faire une juste application à » la pratique ».

C'est en suivant ces préceptes que dicte le bon sens que la méthode des Caustiques pour la guérison des Hernies a eu quelques succès, & par-là a mérité l'attention & le suffrage de tout homme éclairé qui, ami de l'humanité & de son

état, ne voit dans ce que l'on lui propoſe que ce qu'il y a de bon & utile pour l'approuver, & en ſe le rendant propre, devenir d'une plus grande reſſource pour les malades, & qui ſait faire taire à propos ce que la prévention pouvoit lui inſpirer pour blâmer & décrier ce qui lui paroît nouveau & contraire à ſes idées, quand elles ſeroient même les plus univerſellement & généralement reçues.

Le ſieur Maget, ancien Chirurgien des Vaiſſeaux du Roi, s'étant retiré dans ſa patrie (Bray-ſur-Seine), eut occaſion de traiter un de ſes parens d'un abcès à l'aîne; ce parent avoit en même-temps une Hernie très-conſidérable & ancienne au même côté préciſément où ſe trouvoit l'abcès qui étoit l'effet d'une cauſe extérieure & accidentelle. Cet abcès ouvert, traité & enfin cicatriſé, la Hernie ſe trouva en même temps guérie & ne reparut plus.

Manget, dans ſa Bibliotheque de Chirurgie, au mot *Hernia*, rapporte une obſervation à peu-près ſemblable, mais à laquelle il ne paroît pas qu'on ait fait attention. Le ſieur Maget au contraire conclut de ce ſuccès ineſpéré qu'il étoit donc poſſible de guérir les Deſcentes qu'il croyoit incurables, d'après ce qu'on lui

avoit dit dans ſes Cours; & que s'il faiſoit par le Cauſtique ce qu'avoit fait l'abcès qu'il venoit de ſoigner, il pourroit parvenir à guérir cette maladie. Il traita quelques malades; les uns furent guéris, d'autres ſe trouverent ſeulement ſoulagés; c'eſt-à-dire, que la Hernie qui étoit complette & ne pouvoit être contenue par aucun Bandage, ſe trouva incomplette & put être contenue; d'autres enfin ſe trouverent après le traitement avec leurs deſcentes dans l'état où ils étoient auparavant.

Le ſieur Maget ſe vit comme embarraſſé de ces ſuccès ſi différens, ne ſachant à quoi en attribuer la cauſe: il ſe trouvoit préciſément dans la poſition des Anciens; il voyoit la poſſibilité de guérir, mais il ne voyoit pas auſſi clairement les moyens de réuſſir ſûrement & de varier ſes traitemens ſelon les circonſtances. Feu M. le Duc de Mortemart lui conſeilla de venir à Paris; il y vint, & y trouva des Médecins avec leſquels il put en toute confiance & ſécurité conférer de ce qu'il appelloit ſa méthode, & propoſer les obſtacles & les difficultés qu'il trouvoit dans ſon exécution. Il avoit traité un de mes compatriotes, j'étois prévenu en faveur de cette méthode de guérir; je vis

quelques-uns de ses malades avec Me Jean le Thieullier, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, à qui il avoit donné sa confiance pour suivre ses malades. Cet ami mourut ; j'étois déja au fait ; il me proposa de remplacer M. le Thieullier, & j'ai suivis seul les traitemens qu'il a fait depuis.

Je conçus dès le premier instant, que pour rendre cette méthode aussi avantageuse qu'elle pouvoit l'être, il falloit nécessairement abréger le temps & la vivacité des douleurs puisqu'il n'étoit pas possible de les éviter entierement ; il s'agissoit alors de plusieurs heures de Caustique & quelquefois même d'y revenir dans le cours du traitement. Je sentis de plus qu'il falloit détruire jusqu'au nom & à l'idée des Caustiques actuels ou fers rouges, qu'Albucasis vouloit que l'on fit rougir jusqu'à blancheur & au point qu'il en sortit des étincelles : *Donec eveniat album & projiciat sintillas.* *

Il falloit en second lieu trouver un Caustique assez actif pour faire son effet sur le champ, sans avoir à craindre qu'en fusant il n'allât plus loin qu'il n'étoit nécessaire pour opérer la guérison. Nous

* Albucasis Chir. Part. 1, chap. 47.

fîmes

fîmes l'eſſai des différentes eſpèces de Cauſtiques connus (car il ne s'agit ici ni de myſtères ni de ſecrets), la Pierre à Cautere, le Beure d'Antimoine ont été ſucceſſivement employés.

Le Beure d'Antimoine cauſoit des douleurs trop vives & les prolongeoit trop longtemps ; à raiſon ſans doute de cette eſpèce de glutinoſité qui lui a fait donner le nom de beure, il étoit même difficile à appliquer ; enfin de ces difficultés & inconvénients, il n'en réſultoit rien, pour rendre la guériſon plus certaine & plus aſſurée.

La Pierre à Cautere en ſe fondant peu-à-peu renouvelloit par intervalle & même pendant pluſieurs heures, les douleurs ; les contractions que ces douleurs pouvoient occaſionner dans la playe, auroient pu la déranger ſans nous en faire appercevoir, & porter ſon action ailleurs ou plus avant qu'il ne falloit & nous expoſer à des inconvénients graves.

Heureuſement ces inconvénients ne nous ſont point arrivés, au moyen des précautions infinies que nous avons pris ; mais auſſi il faut convenir qu'il y a eu quelques guériſons qui en ont été incomplettes ; parce que je me ſuis toujours fait une loi de ne jamais rien riſquer ni

même hazarder ; aussi depuis que je suis cette méthode, j'ose défier qui que se soit, de me reprocher aucune faute de quelque conséquence, & ce n'est pas peu dans une matiere aussi obscure & difficile à traiter ; & où on peut dire qu'ont échoué tout le sçavoir, l'industrie, & toute la bonne volonté des Anciens.

On ne peut en effet disconvenir que toutes les recherches des Anciens, toutes leurs tentatives, dont j'avoue néanmoins avoir tiré avantage, n'ont abouti qu'à prouver que si on pouvoit guérir par les Caustiques les Hernies, on ne le pouvoit, en suivant leurs procédés, qu'en souffrant des douleurs extrêmes, & en courant les plus grands risques de la santé & de la vie même : témoins les précautions qu'ils ont cru devoir prescrire, pour prévenir contre les inconvéniens de l'arsenic, du Sublimé corrosif & autres Caustiques qu'ils employoient & qui pouvoient pénétrer à l'intérieur, dans l'espace des mois qu'ils s'en servoient : au milieu de ces risques & de ces douleurs on ne pouvoit jamais se flatter avant la fin du traitement, d'une guérison certaine.

Dans la méthode au contraire dont il s'agit, & que je crois avoir amené au dégré de perfection dont elle peut être

fusceptible, on peut aſſurer la guériſon avant même la chûte de l'eſcare, ou au moins dès qu'il eſt tombé ; on ne peut courir aucuns riſques pour la vie & la ſanté, il n'eſt pas poſſible d'en périr ; & en ſuppoſant tous les mauvais ſuccès poſſibles, les malades ne peuvent riſquer un état pire que celui qu'ils avoient auparavant.

De tous les Cauſtiques potentiels, l'huile de Vitriol, même la plus concentrée, eſt celui qui m'a paru juſqu'à préſent mieux remplir les vues curatives & de précaution que je me ſuis propoſé. Mais nous ſommes bien éloignés de nous en ſervir comme cet Anglois dont parle Heiſter ſur le rapport du célébre Douglas.* Cet Empirique marquoit l'étendue qu'occupoit la hernie lorſqu'elle étoit ſortie ; il oignoit toute cette étendue avec ſon huile de Vitriol, dont il n'épargnoit pas la matiére pour conſumer en peu de temps toute la peau. On ſent qu'il avoit fait prudemment la réduction avant que de pratiquer cette ſinguliere onction, à laquelle il revenoit pendant deux & trois jours, ayant ſoin de ſcarifier l'eſcare avant que d'en faire une ſeconde ; & ainſi

* Inſtit. Chir. Part. 2. ſect. 5. cap. [illegible] n. 11.

pour la troisième, & peut-être pour la quatrième, s'il la croyoit nécessaire.

On m'a assuré que cet Anglois étoit à Paris en 1721, qu'il y traita des malades mais sans succès. Je n'en suis pas étonné, & je le serois réellement si on pouvoit me prouver qu'il n'en a fait périr ou au moins estropié aucuns. Quoiqu'il en soit des succès de cet Anglois à Paris & même à Londres, il n'en fut pas moins traité magnifiquement par George Premier. Ce Monarque lui fit compter des fonds du Trésor Royal cinq mille livres sterlings pour son secret, & de plus lui assura une pension de cinq cens livres sterlings : sans doute pour le récompenser de son zèle & pour avoir travaillé à une chose utile & dans une matière dès-lors abandonnée des Chirurgiens, qui convenoient & conviennent encore de l'impossibilité de réussir par cette méthode. Cette façon noble & généreuse d'agir caractèrise la Nation Angloise, qui s'est toujours fait une loi d'encourager les talens, de les récompenser & jamais les contredire.

Car, ajoute Heister, cette façon de traiter commença à tomber dans le discrédit & même dans le mépris parmi les Anglois, & cela ne pouvoit manquer d'arriver. Cet homme n'avoit rien donné

de nouveau ſur la théorie & la façon de procéder ; il n'avoit aucuns principes ſûrs & certains, il étoit dans le cas des Anciens. S'il a guéri, il ignoroit pourquoi ; s'il ne guériſſoit pas, il ignoroit de même qu'elle en pouvoit être la cauſe ; de ſorte que n'ayant point de voye frayée pour être aſſuré de réuſſir, il étoit obligé de ſe réformer, ſe rectifier lui-même, & il ne le pouvoit, n'ayant aucuns principes, & ne trouvant dans les Auteurs ni dans les Maîtres, aucunes lumières qui puſſent le diriger. Tous ſes ſuccès, s'il en a eu quelques-uns, éto ent dû au haſard ; & il n'a jamais été en état de prouver la certitude de ſa méthode par des guériſons claires & de plus, conſtantes depuis huit, dix & douze ans, comme nous pouvons en citer en faveur de la méthode dont il s'agit.

Mais je reviens à mon objet. Nous nous ſervons donc de l'huile de Vitriol la meilleure & la plus forte, parce qu'elle produit ſon effet ſur le champ, cauſe moins de douleurs réelles, & ces douleurs durent moins que celles qui ſont l'effet de tout autre Cauſtique de moindre activité. La raiſon en eſt ſimple : à l'inſtant que ce Cauſtique actif eſt appliqué, il ſe forme une eſcare inſenſible, qui ab-

ſorbant la petite quantité qui eſt employée, ne laiſſe rien à craindre de la fuſion, qui la feroit agir où on ne voudroit pas qu'elle agit, & où elle n'eſt point appliquée.

Par la même raiſon, c'eſt une crainte abſolument panique & qui n'a pas le moindre fondement, que de vouloir ſe perſuader que ce Cauſtique puiſſe pénétrer dans l'intérieur du ventre & y attaquer les parties qui y ſont contenues; ou celles qui viennent d'y être replacées & qui auparavant formoient la hernie. Cela n'eſt pas poſſible. L'eſcare, comme je viens de dire, abſorbe entiérement ce qui a été employé & forme dès-lors un obſtacle qui bouche toute communication que l'on pourroit ſuppoſer entre la plaie & la capacité du bas-ventre; d'ailleurs il y a en même-temps dans toutes ces parties une criſpation, une contriction qui ne laiſſe aucune ouverture pour le paſſage de la liqueur la plus douce, la plus onctueuſe; à plus forte raiſon pour celle qui de ſa nature eſt âcre & corroſive.

Il en eſt de même de la ſuppoſition toute gratuite que l'on fait, pour donner à croire qu'il puiſſe paſſer quelque parcelle de cette huile de Vitriol dans le

ſang & y produire des ravages même par la ſuite des temps, car on n'épargne pas les ſuppoſitions. Le peu de ce Cauſtique qui eſt appliqué agit à l'inſtant, & en agiſſant, fait corps avec l'eſcare qu'il forme & qui eſt toujours en raiſon de la quantité que l'on a employé ; deſorte qu'il eſt certain qu'il n'en exiſte plus dans la plaie, & qu'il n'en peut exiſter qui puiſſe, ou y nuire extérieurement, ou pénétrer dans la maſſe des humeurs. L'orifice des vaiſſeaux eſt bouché & obſtrué par l'eſcarre, enſuite par l'inflammation qui exiſte deſſous dans les parties vivantes; qui ſont donc ces vaiſſeaux qui pourront la conduire dans le ſang ?

Je rougis & je demande pardon à mes Lecteurs d'être obligé de réfuter de pareilles objections, elles ſuppoſent dans ceux qui les font ou une grande ignorance de l'économie animale, ou un parti bien décidé d'en impoſer. Que faire ? Dans le premier cas, on ne pourroit leur faire entendre raiſon ; dans le ſecond, ils ne le voudront pas. Il faut, je crois, les laiſſer dire, & pendant ce temps la guérir.

Je conviens qu'il pourroit avoir quelque lieu d'appréhender que les inconvéniens que je viens de prouver ne pouvoir arriver de l'application d'un Cauſti-

que tel que l'huile de Vitriol, ſuiviſſent l'uſage des corroſifs, comme l'Arſenic dont ſe ſervoit Guy de Cauliac, ou du Sublimé corroſif que quelques Auteurs ont preſcrit. Ces corroſifs ſont d'abord moins actifs & par conſéquent moins prompt dans leur action que l'huile de Vitriol telle que nous l'employons ; ils ne ſont proprement que des Cauſtiques très-lents, ou plutôt des corroſifs, ce qui eſt fort différent. D'ailleurs, ces corroſifs par leur nature ſaline exigent pour agir d'être diſſout & étendus dans un fluide : *Salia non agunt niſi ſint fluida*, ce qui pourroit occaſionner quelque fuſion dans l'intérieur du ventre, ou même, qu'il en paſſa quelque portion dans le ſang, ce qui ne ſeroit peut-être pas ſans exemple ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Auteurs qui les ont propoſés, ont conſeillé d'y prendre garde & même d'y être attentif. Je ſuis très-perſuadé, par les raiſons que j'ai donné ci-devant & que je crois bonnes, que nous n'avons rien à craindre de pareil de l'huile de Vitriol.

Pour éviter les douleurs vives & très-longues que devoit cauſer le procédé de l'Anglois dont je viens de parler, ainſi que celles que doit occaſionner tout autre procédé dont il a été queſtion juſqu'à

ce jour ; nous incisons d'un coup de bistouri les tégumens, & nous appliquons l'espace d'une minute le Caustique, & cela suffit pour assurer la guérison. Quoi de plus simple ! voilà tout le mystère de cette opération qui consiste, je le répéte, dans l'incision des tégumens & l'application de l'huile de Vitriol l'espace d'une minute ; tout peut être commencé & achevé dans un quart d'heure pour peu qu'un homme soit raisonnable & sache prendre sa résolution. Tout le reste de cette opération qui paroît si extraordinaire, si incompréhensible, qui fait tenir tant de propos plus ou moins singuliers, consiste dans l'adresse que donne l'usage & l'expérience ; desorte qu'en donnant quelque attention à ce que l'on fait, on est sûr d'éviter tous les inconvéniens possibles : à peu-près comme dans la saignée du bras qui a certainement ses dangers, & que l'on évite toujours avec un peu de précaution & d'intelligence.

L'incision dont je viens de parler n'est que préliminaire, elle ne se fait que dans les tégumens ; elle n'est pas essentielle pour le succès, puisqu'il y a eu des guérisons faites d'abord sans qu'elle ait été pratiquée. Mais il falloit de toute nécessité ouvrir la peau, soit avec l'inf-

trument tranchant, ſoit avec le Cauſtique lui-même.

L'uſage de l'inſtrument eſt plus court, la plaie eſt ſimple, on y voit tout, on y diſtingue tout, on agit avec ſûreté. Quand on fait au contraire cette ouverture avec le Cauſtique, il en réſulte des longueurs très-douloureuſes; il ſurvient des gonflemens qui donnent beaucoup d'embarras, pour reconnoître les parties qu'il faut ménager & occaſionnent des tatonnemens dans la playe fort pénibles pour le malade; il a donc paru néceſſaire d'avoir recours à l'inſtrument tranchant qui fait en une minute ce que le Cauſtique ne peut faire en pluſieurs jours.

L'application du Cauſtique eſt le point eſſentiel, il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer, c'eſt ce qu'on appelle *conditio ſine quâ non*. Elle demande beaucoup de préciſion & d'attention; mais elle eſt sûre & ſans inconvénient; du fait au poſſible la concluſion eſt juſte: *ab actu ad poſſe valet conſecutio*. Nous l'avons fait, donc on peut le faire; nous l'avons fait ſans qu'il en ſoit réſulté d'inconvénient; on peut s'en rapporter à cet égard au ſilence que l'on garde & que l'on eſt obligé de garder.

Il eſt même poſſible de faire cette ap-

plication dans le moment de l'incision, & alors un quart d'heure voit commencer l'ouvrage & le finir; mais au moins rien n'empêche de faire cette application le lendemain. Dans l'un & l'autre cas l'inflammation & le gonflement n'ont pas encore mis la confusion dans la playe, on voit bien son ouvrage, on travaille avec assurance & on réussit.

L'escare qui est le résultat de toute l'opération, garantit & assure la guérison de la Hernie, il tombe par la suppuration en trois ou quatre jours; il reste une petite playe simple qui se rétablit & se cicatrise enfin dans l'espace de dix-huit, vingt ou vingt-cinq jours; le pensement est très-ordinaire, il s'agit de couvrir cette playe d'un petit plumaceau chargé de beaume *d'Arceus*, ou autre onguent un peu suppuratif, & tout va son train; dès que l'escare est tombé, la nature fait le reste, & elle seule peut le faire.

Cette application du Caustique en elle-même est beaucoup moins pénible à l'économie animale, que le Cautere ou le Vésicatoire que l'on met tous les jours en usage pour les valétudinaires, les gens âgés ou foibles, sans qu'il en résulte aucun inconvénient, & ceci est d'une expérience journaliere. Le Vésicatoire dans

une maladie décidée ou maligne, a certainement beaucoup plus d'influence ſur la maladie & ſur l'économie animale que n'en peut avoir notre Cauſtique dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, ſur-tout de la façon que nous l'appliquons.

L'opération dont il s'agit, ſi toutefois on peut lui donner ce nom, conſidérée en elle-même & dans toutes les circonſtances, ne demande preſque aucune préparation préliminaire. On pourroit tout au plus, pour n'avoir rien à ſe reprocher, ſaigner un malade qui ſeroit fort ſanguin & pléthorique ; on peut & on doit purger lorſque la néceſſité eſt évidente, comme dit Hypocrate, *ubi materia turget.*

Tous les accidens poſſibles de cette fameuſe opération que l'on exagere, les douleurs mêmes que l'on dépeint comme inſoutenables à la nature, ſont de fait ſi peu de choſe en elles-mêmes, qu'il n'y a pas d'agitation du poulx ou de fiévre proprement dite le jour de l'opération, pas même lorſque nous avons cru pouvoir faire l'inciſion & l'application du Cauſtique en même-temps ; dans le plus fort des douleurs le poulx eſt fort tranquile, c'eſt ce que j'ai remarqué

nombre de fois & constamment toujours dans les traitements auxquels j'ai présidé. La rason en est simple & naturelle ; les douleurs que doivent produire une incision des tégumens seulement, & l'application d'un Caustique actif, mais dont l'action vive ne dure qu'une minute, étant toujours proportionnés à la sensibilité du sujet, sont absolument locale & n'influent point sur la physique du malade ; d'ailleurs la playe est trop peu considérable, elle est tout au plus de deux travers de doigt de longueur, & elle n'est absolument que dans les tégumens ; & le Caustique agissant à l'instant qu'il est appliqué, comme je l'ai dis, ne peut produire qu'un sentiment de douleur vif, mais qui doit cesser presque entierement dès que l'escare est formé, c'est-à-dire, que la partie qui a été touchée n'est plus sensible. Je me souviens d'avoir traité & guéris deux malades qui craignoient de n'être pas guéris parce que, disoient-ils, ils n'avoient pas soufferts autant qu'ils s'y étoient attendu, d'après les suppositions de gens, qui n'ayant point subi cette opération, en parlent d'après leur imagination qui leur représente l'incision & le Caustique comme quelque chose de monstrueux & d'horrible, à peu-près comme

il arrive, qu'en fixant bien la Lune, on y découvre très diſtinctement un nez, des yeux, une bouche & toutes les reſſemblances qu'on veut y trouver.

Ce qu'il y a de certains, c'eſt que tous les malades qui ont été guéris, nous ont toujours aſſuré que les douleurs étoient pour le moins très-ſupportables, & qu'ils ne balanceront pas d'y revenir ſi une ſeconde Hernie leur arrivoit au côté qui n'a pas été malade. Un entr'autre qui a été traité deux fois avant l'âge de trente ans, & qui a été obligé cette ſeconde fois de ſe cacher de ſon Chirurgien qui, malgré le ſuccès dont il ne pouvoit diſconvenir, employoit tout ſon ſçavoir, ſa logique, ſa phyſique, ſa réthorique même, pour le diſſuader d'y revenir; il paſſa outre, il ſentoit tout ce qu'il ſouffroit & avoit ſouffert de ſa Hernie; il avoit connu tous les riſques qu'il couroit, & ſon Chirurgien n'en étoit inſtruit que par théorie, ce qui eſt un peu différent. Il fut donc guéri, & il aſſure que s'il étoit poſſible qu'il lui ſurvint tous les ans une Hernie, il ne balanceroit pas à ſubir tous les ans cette opération pour être libre le reſte de l'année, ne pas ſouffrir & être ſûr de ſon exiſtance. S'il étoit poſſible d'y revenir une troiſième fois, il

trouveroit bien du changement dans la méthode, il pourroit dire combien elle eſt abrégée & perfectionnée depuis qu'il y eſt paſſé.

Les malades peuvent dîner deux heures après l'application du Cauſtique ; nous en avons vu qui ce jour-là même ont donné à ſouper à leur famille.

Les malades pourroient même vacquer à leurs affaires dès le lendemain, aller, venir à leur ordinaire ; ſi nous leur faiſons garder le lit huit ou dix jours, & la chambre le reſte du mois à-peu-près, c'eſt uniquement par précaution. Il s'agit en effet de procurer une bonne cicatrice qui faſſe obſtacle à l'émiſſion des parties qui avant, formoient la Hernie ; il faut lui donner le temps de ſe fortifier, & par-là d'aſſurer la guériſon.

C'eſt dans cette vue que nous conſeillons à certains malades de ſe ménager quelques temps & de porter même pendant deux ou trois mois une ceinture de futaine avec une pelotte de coton, parce que dès que cette cicatrice pendant cet interval a pris de la conſiſtance, elle ne peut plus manquer. Il en eſt à-peu-près comme d'une fracture, lorſque le calus eſt bien conſolidé, il ne peut jamais arriver de nouvelle fracture dans le même endroit.

Quant aux accidens étrangers à l'opération, qui peuvent ſurvenir dans le cours du traitement, qu'on ne peut prévoir, & ceux même ſur leſquels un malade, dans une fauſſe ſécurité, nous en auroit impoſé, il a été aiſé d'y remédier par les médicamens propres à chaque circonſtance. Ces cas rares en eux-mêmes n'en deviennent pas plus dangereux par le concours de l'inciſion & du Cauſtique que ne le comporte leur nature; puiſque, comme je l'ai prouvé plus haut, l'action réunie du Cauſtique & de l'inciſion n'agite pas même le poulx, ce que l'on voit cependant arriver tous les jours à l'occaſion d'une colique ou d'un mal de tête.

Je ne crois pas même le Cauſtique, tel que nous le ménageons, capable d'augmenter la fiévre qui exiſteroit déja & qui feroit l'effet d'une maladie décidée; auſſi ſi je n'euſſe appréhendé que celui des trois malades tirés de Bicêtre qui fut immédiatement après l'inciſion attaqué d'une fiévre putride maligne ne périt de ſa maladie qui étoit très-grave, particuliérement dans un ſujet tiré de Bicêtre, ne ſuccombât à cette fiévre putride maligne, je n'aurois pas héſité à lui faire appliquer le Cauſtique qui très-certainement eut effectué ſa guériſon. Je pris même à cette

intention l'avis de M. Lorry qui eut la complaiſance de venir voir ce malade; mais comme rien ne pouvoit me raſſurer contre le danger où il ſe trouvoit, j'aimai mieux ſupprimer le Cauſtique abſolument, quoiqu'indiſpenſable pour la guériſon, afin qu'on ne put dire raiſonnablement & avec quelque apparence de vérité, s'il venoit à mourir de ſa maladie, qu'il étoit mort de ce qu'on lui avoit appliqué le Cauſtique; ce à quoi on n'eut pas manqué, puiſque, quoiqu'il ſoit plein de vie & de ſanté, on a voulu le faire paſſer pour mort; il vit, quoiqu'on en diſe, mais il n'eſt pas guéri de ſa Hernie parce qu'il n'a pas éprouvé tous les moyens de la méthode dont il s'agit.

Non-ſeulement le Cauſtique tel que nous l'employons, ne peut nuire dans une maladie grave & décidée, je l'ai vue même très-ſalutaire dans un malade qui crachoit le pus depuis pluſieurs mois. Ce malade étoit d'une maigreur ſi conſidérable, qu'il y avoit tout lieu de craindre que la gangrenne ne ſe mit dans une Hernie très-groſſe qu'il avoit en même-temps & qui ne pouvoit être contenue par le Bandage; qui même par la gêne & la fatigue qu'il occaſionnoit à raiſon de la conſomption où étoit ce malade, faiſoit

craindre qu'il n'accélérât lui-même cette mortification.

Me. Jean le Thieullier notre ancien Doyen & mon ami, conduisoit ce malade ; il connoissoit cette façon de traiter & guérir les Descentes ; & quoiqu'elle ne fut alors ni aussi simple ni aussi abrégée qu'elle l'est aujourd'hui, il crut devoir conseiller à ce malade de faire opérer sa hernie ; qui étoit celle des deux maladies qui pressoit le plus. Il se rendit, il fut donc traité de sa Hernie ; la suppuration lui fut très-favorable, elle fit révulsion du pus de la poitrine, le poumon s'en trouva soulagé & se rétablit, ainsi ce malade fut guéri de deux maladies dont une seule suffisoit pour le faire périr, peut-être très-promptement.

Un avantage très-considérable de la méthode dont il s'agit & qui ne peut être suppléé par aucun moyen connu dans l'art de guérir, c'est l'utilité dont elle peut être dans le cas d'étranglement. On sait que cet état est sans contredit le plus funeste qui puisse arriver ; l'homme le mieux portant, le plus sain se trouve tout-à-coup réduit à périr au milieu des plus affreuses douleurs, & en rendant jusqu'aux excréments par la bouche ; & ce qui rend cet état encore plus cruel,

c'eſt que juſqu'au dernier moment il conſerve toute ſa tête & la connoiſſance diſtincte de ſon état & du danger où il eſt.

Les cauſes qui attirent ce danger ſi preſſant n'ont ſouvent rien de bien extraordinaire & de violent, elles ſont les mêmes qui ont d'abord formé la Hernie, qui enſuite avec le temps l'ont rendu complette, de façon qu'on ne pouvoit ni les prévoir, ni les éviter totalement.

On ne connoît même aucun moyen ſûr, aucune précaution abſolument certaine pour ſe garantir de ce terrible événement. Les Bandages les mieux faits, les plus juſtement appliqués, les plus aſſidument portés ne ſont pas d'une reſſource immanquable; car outre, comme nous l'avons prouvé plus haut, qu'ils ne ſont pas praticables pour le grand nombre de ces malades: ceux même à qui ils peuvent être de quelque utilité peuvent en manquer, ou ne pas l'avoir actuellement ſur eux au moment d'un petit effort, d'une vivacité dont n'eſt pas incapable l'homme le plus ſage & le plus prudent.

Or contre cet accident l'art de guérir ne propoſe que les émolliens, les relâchans de toute eſpece intérieurement & extérieurement; & s'ils ſont ſans ſuccès, ce qui arrive ſouvent, l'opération dite

du Bubonocele pour prévenir la gangrene qui, dès qu'elle exiſte, ne laiſſe que la mort à attendre, dans une fauſſe ſécurité qu'inſpire la ceſſation ſubite des accidens, qui en ſont plutôt la preuve, que le ſujet d'eſpérer la guériſon.

Mais cette opération du Bubonocele eſt beaucoup plus douloureuſe que notre inciſion & l'application du Cauſtique réunies; & outre l'inutilité dont elle peut être, elle a ſes dangers particuliers, comme ſeroit d'ouvrir l'inteſtin, ce qui ne peut nous arriver.

Mais ce qui doit décider la préférence dans ce cas en faveur de la méthode que je propoſe, c'eſt que quelque ſuccès que puiſſe avoir l'opération du Bubonocele, elle ne peut guérir que l'accident en tirant le malade de l'extrémité où il ſe trouvoit, & non la Hernie qui l'a occaſionné, & qui ſubſiſtant après cette opération, laiſſe le malade dans toutes les incommodités qui en ſont les ſuites néceſſaires, & de plus y ajoutent la crainte continuelle de retomber dans l'état affreux qu'il vient d'éprouver.

La méthode que je propoſe peut procurer le même avantage que l'opération, c'eſt-à-dire, la réduction de la Hernie, en faiſant l'inciſion qui en eſt le

premier moyen : & en ſecond lieu, en appliquant le Cauſtique pour guérir la Hernie, ce que ne fait pas l'opération, & on préviendra ſûrement toute récidive pour la ſuite de la vie.

Cet avantage qui n'eſt pas à négliger puiſque l'on peut ſe flatter de guérir tous les étranglemens, eſt peut-être le plus grand bien que l'on puiſſe procurer aux malades & à la Chirurgie, qui en perd beaucoup, ſoit en temporiſant trop & ſe laiſſant ſurprendre par la gangrene, ſoit même en opérant bien & ſelon toutes les régles qu'elle preſcrit.

Cet avantage ineſtimable de guérir l'étranglement & d'ôter en même-temps la cauſe qui l'occaſionne, fera que l'on agira dès les premiers moments de la maladie ſans perdre le temps à employer les relâchants, les émollients, la ſaignée, les bains qui quelquefois peuvent attirer plus promptement la mortification, dès que le ſuccès qu'on en eſpére ne peut pas guérir la Hernie, non plus que l'opératiou du Bubonocele, comme nous l'avons déja dit, & qu'il n'y a aucun moyen connu de guérir l'un & l'autre en même-temps ; on ne temporiſera pas, on fera notre opération dès les premiers commencemens, on ſera ſûr de ne pas trouver

la gangrene dans la tumeur ; on évitera beaucoup de douleurs au malade, de craintes, d'angoiſſes, & on le guérira promptement, ſûrement & même agréablement, *tùto, cito & jucunde ;* puiſque pour un moment de douleur tout danger ceſſe ſur le champ & pour tout le reſte de la vie, & le malade ſe voit paſſer de la mort à la vie & rendu à ſes parens, ſes amis dont il eſſuye agréablement les larmes.

Je ne dois pas omettre un traitement important de deux Hernies dans le même ſujet & l'un que l'autre faits en même-temps ; ce traitement mérite une attention particuliere par ſes circonſtances.

M. de la Condamine que toute l'Europe ſavante regrette, au milieu de beaucoup d'incommodités, ſuites néceſſaires de l'étude, de ſon grand âge & des longs voyages qu'il avoit entrepris pour l'avancement des ſciences, portoit encore deux Hernies complettes, qui ne pouvoient être contenues par aucun bandages & qui ſortoient même dans ſon lit, ſans qu'il s'en apperçut. M. de la Condamine qui vouloit tout connoître, tout ſçavoir, ſentoit le danger de ſon état, & combien l'étranglement étoit à craindre pour lui, à raiſon de la vivacité naturelle qu'il avoit

conſervée malgré le dépériſſement du corps, & les impatiences que lui occaſionnoit ſa ſurdité. Il regrettoit beaucoup qu'un Chirurgien l'eut détourné il y a quelques années de l'envie qu'il avoit eu de ſe faire traiter par notre méthode ; il s'étoit informé très-exactement des cures qui avoient été faites. Ayant vu au mois de Novembre dernier dans les Journaux le compte que j'ai rendu à M. de Sartine des traitements dont il avoit eu la bonté de me charger, il en fut frappé & reconnu que pour le détourner de ſon projet, on lui en avoit impoſé ; il m'écrivit pour me prier de paſſer chez lui à une heure qu'il me fixa ; je m'y rendis ; je ne connoiſſois M. de la Condamine que ſur ſa réputation. Il me dit qu'il étoit décidé à ſubir le traitement que j'avois fait exécuter, ſur des malades tirés de Bicêtre, ſous les ordres de M. le Lieutenant de Police, pour deux Hernies qu'il avoit ſur leſquelles il me demandoit le ſecret, & même pour le traitement, qu'il prétexteroit une goutte. Je voulus lui faire quelques objections, il m'arrêta, diſant qu'il avoit conſulté ſon Médecin, qu'il connoiſſoit tous les traitemens que nous avions faits avec ſuccès, & ceux mêmes que nous avions manqué ; que la guériſon

de cet homme de Bicêtre, âgé de 72 ans, le frappoit, qu'il devoit bien le valoir, qu'il avoit tout examiné & qu'il étoit décidé, qu'il ne vouloit pas même qu'on le ſçut.

Je lui repliquai que, puiſqu'il étoit au fait de la méthode, il devoit ſçavoir: qu'il étoit queſtion d'une inciſion & par conſéquent d'une petite playe; je le priois de me dire s'il étoit sûr de lui-même & s'il avoit la charnure bonne & facile à reprendre: il me répondit très affirmativement, me donnant même des preuves de ſes aſſertions, répétant que je pouvois être tranquille, puiſqu'il avoit vu pluſieurs fois ſon Médecin & qu'il étoit décidé.

Voyant un homme aſſez vif, qui quoique âgé & fatigué par les années me paroiſſoit avoir de la vigueur & du courage: ſçachant d'ailleurs en gros que M. de la Condamine ſortoit preſque tous les jours en carroſſe, qu'il alloit en différents endroits où j'entendois dire qu'on l'avoit vu, que très ſouvent il ſe promenoit aux Thuilleries; je ne pouvois raiſonnablement ſuppoſer une paraliſie des parties inférieures, ni qu'il ne fut pas maître de retenir ſes matiéres & ſes urines, comme je l'ai reconnu par la ſuite du traitement;

traitement; le réſultat de tout ce que je venois d'apprendre ne me préſentant rien qui put lui faire courir des riſques, ou empêcher le ſuccès du traitement, quoique double; je me retirai en diſant à M. de la Condamine que l'on commenceroit quand il voudroit.

Je ne le vis plus, juſqu'au 22 Décembre qu'il m'ajourna pour commencer à huit heures avec M. Maget, par une lettre que je reçus le 21. Je m'y rendis; il fut opéré ce jour & le lendemain de ſes deux Hernies. Dès le ſurlendemain de Noel, il ne fut plus queſtion ni d'inciſion, ni de Cauſtique; les eſcares mêmes tomberent avant le jour de l'an: ainſi tous les dangers poſſibles de l'opération étoient abſolument paſſés, il avoit tout ſupporté on ne peut mieux, il ne reſtoit que deux petites playes dans les tégumens de deux travers de doigt à panſer, ce fut l'occupation d'une partie du mois de Janvier.

Au moyen de la diette blanche, du peu de Kinkina, de quelques remédes appropriés aux circonſtances, la ſuppuration devint louable, les playes vermeilles, & elles ſe remplirent, de façon qu'elles furent en état d'être deſſéchées vers le 20 Janvier. Celle du côté droit ſe réunit totalement, celle du côté gauche bailloit

un peu, par la peau plus flasque & molasse, qui n'étoit reprise qu'en partie, à moitié à-peu-près.

Il résulte donc de ces faits, qui sont dans la plus exacte vérité, que ni l'opération en elle-même, ni le pensement n'ont rien fait sur la santé du malade. L'usage du lait & du chocolat lui ont même fait du bien: il a vu tous les jours, excepté les quatre ou cinq premiers, ses amis; il parloit à son ordinaire de sciences même abstraites, j'en ai été témoin; il s'occupoit le reste du temps à lire, à écrire, à répondre des lettres, faire des vers, il en a même fait sur sa guérison; il préparoit un épître pour le Journal. C'est donc aux amis qui l'ont vu pendant ce temps, qui ont conversé avec lui, à dire si dans tout le cours de ce traitement, que presque tous ignoroient, ils se sont apperçus de quelque chose d'extraordinaire dans sa façon d'être, s'ils l'ont trouvé plus souffrant, si ses idées leur ont paru moins nettes, sa tête plus fatiguée que ne le comportoit son état habituel d'infirmité.

Enfin le 27 Janvier il demanda à se promener dans sa chambre, on le lui permit. Cettre promenade consistoit, (ce qu'on ne pouvoit deviner) à se faire mettre dans son chariot. Ce chariot étoit

de la forme de ces promenoirs d'enfans ; qu'un uſage plus réfléchi a fait proſcrire à cauſe de ſes inconvéniens. M. de la Condamine, dans ce chariot tiré & pouſſé de chambre en chambre par ſes domeſtiques, ſe trouvoit ſuſpendu par les aiſſelles, parce que ſes jambes ne pouvoient le ſoutenir. Dans cette attitude M. de la Condamine faiſoit des efforts inouis pour faire agir ſes jambes qui refuſoient tout ſervice, dans l'idée que, ſans ces efforts, il en perdroit abſolument & pour toujours l'uſage : & pour cela il mettoit dans une contraction étonnante les muſcles même du bas-ventre, qui étoient les ſeuls qui puſſent agir ; l'action ſe portoit de fait à leur inſertion, c'eſt-à-dire, vers les anneaux. Cette eſpéce de promenade qu'on n'eut jamais deviné, ou plutôt un exercice ſi violent, dura un temps fort conſidérable, ſe fit avec beaucoup de peine & un bruit aſſez grand pour attirer les voiſins qui deſcendirent ſçavoir ce qui arrivoit chez M. de la Condamine.

Une attitude ſi forcée, une contraction ſi violente eut été capable de procurer des Deſcentes à ceux qui n'en auroient point eu, ſur-tout dans des perſonnes maigres comme étoit M. de la Conda-

mine ; cependant elles ne firent point reparoître celles qu'on venoit de guérir, tant elles l'étoient radicalement : elles ne firent pas même r'ouvrir les playes tant leur réunion étoit ſolide.

Tout ces faits qui ſont au vu & au ſçu de toute la maiſon de M. de la Condamine, de tous ſes amis & des ſçavans qui faiſoient habituellement ſa ſociété, ne forment-ils pas une démonſtration complette de tout ce que j'ai avancé en faveur de la méthode que je propoſe. Il en réſulte clairement que l'opération, la ſuppuration, enfin tout le traitement n'ont rien ajouté à la ſomme totale des infirmités de tout genre dont M. de la Condamine étoit aſſailli depuis longtemps ; que le régime même a paru lui faire du bien : il en réſulte que la foibleſſe qui lui étoit devenue comme habituelle, que ſes infirmités même & le défaut de reſſort qui étoit dans ſes organes, n'ont point empêché que la guériſon ne fut complette & à l'épreuve de l'exercice dont je viens de parler ; qui étoit ſi capable de faire reparoître des Hernies, qui avant leur guériſon, n'étoient contenues par aucun Bandages, & ſortoient dans le lit même ſans que le malade s'en apperçut.

Me, Antoine Petit, dont on connoît la

ſcience en Anatomie & en Chirurgie, a reconnu cette guériſon & en a aſſuré M. de la Condamine & tous ceux qui étoient préſents lorſqu'il viſita ſon ami & ſon digne confrere. En effet, lorſque M. Petit examinoit l'état des playes, M de la Condamine fut ſurpris d'un mouvement de toux très-violent. M. Petit y fit plus d'attention que moi-même, car ayant les doigts ſur les anneaux, il reconnut que les Hernies étoient guéries; car lui ayant offert d'examiner ce fait, n'avez-vous pas vu, me dit il, cette toux qu'il vient d'avoir, il eſt bien guéri, mais vous n'auriez pas dû, ajouta-t-il, l'entreprendre. Quelques jours après, le jour même de la mort de M. de la Condamine, l'ayant rencontré ſur le quai des Auguſtins, je l'abordai, il me demanda des nouvelles du malade; cela eſt bien malheureux, me répéta-t-il, vous n'auriez pas dû l'entreprendre; mais, lui repliquai-je alors: puiſqu'il eſt guéri, pourquoi ne l'aurois-je pas entrepris; il y a cinq ſemaines au moins qu'il n'eſt plus queſtion que de deux petites playes..... Il m'interrompit, cela eſt vrai, mais tout le monde ne voudra pas voir les choſes dans le vrai comme je les vois, cela eſt malheureux. Vous ſçavez que j'approuve

cette méthode, j'en ai encore parlé dernierement très-favorablement; mais je crois que vous avez eu tort; je vois que cela fera bien tenir des propos que vous auriez dû prévoir. Tant pis, lui repliquai-je, si on veut juger d'après les événements, sans vouloir examiner les rapports qu'ils ont avec la chose même qu'on veut juger. Nous nous quittames au bout du Pont-neuf. Un témoin au reste comme M. Petit, qui a tout vu & examiné avec attention, avec des yeux critiques, en doit bien valoir des milliers qui n'ont rien vu, & ne conçoivent ni la méthode, ni la possibilité de son exécution; au lieu que M. Petit le conçoit très-bien, comme il s'en est expliqué dans ses leçons au Jardin du Roi, en parlant des Hernies.

Enfin, depuis l'époque de cette malheureuse promenade, sans autre cause évidente, si ce n'est qu'il faut qu'il y ait une fin à tout, M. de la Condamine tourna à la mort tout-à-coup. En effet, dès la nuit suivante, il fut très-agité, très-altéré, dormit peu, le poulx devint petit, irrégulier, intermittent, sentit un dépérissement, une foiblesse intérieure dont il ne s'étoit jamais plaint dans tout le cours du traitement, les digestions qui

avoient été bonnes juſqu'alors ſe dérangerent; le dégoût ſe mit de la partie, même pour le lait qu'il avoit pris avec un plaiſir marqué pendant un mois, le ſomeil ne fut plus que l'effet de l'accablement, ſes idées ſe dérangerent, ſa tête s'affoiblit, enfin il finit ſans autre maladie que les infirmités, qu'il avoit eu depuis pluſieurs années.

De tous les amis qu'il avoit en grand nombre parce qu'il méritoit d'en avoir, y en a-t-il un ſeul qui ait été étonné de cette mort. Ce qu'il y a de véritablement étonnant, c'eſt qu'étant ſi proche de ſa fin, tous les reſſorts étant pour ainſi dire uſés, la méthode ait réuſſi ſi complettement. Il faut donc qu'elle ſoit ce que je n'avois pas encore oſé dire, abſolument & phyſiquement ſure; il faut donc qu'elle ſoit à l'abri de tout inconvénient, incapable de nuire & d'avancer les jours de l'homme le plus foible & qui ſeroit même réduit au maraſme, puiſque toute l'opération, & même deux, faites en même-temps, n'ont rien ajouté aux infirmités de toute eſpece de M. de la Condamine; & que quoiqu'il ait été opéré de ſes deux Hernies en même-temps, il n'ait péri ni dans le fort des opérations, ni dans les ſuites; mais plus de quinze jours après

la réunion des playes, une seule bailloit encore assez pour qu'on ne pût dire qu'il étoit mort du reflux d'une humeur imaginaire qu'on ne spécifie pas, ou même de la gangrene (ce qu'on ne peut prouver), car elle n'est pas survenue à la petite playe qui n'étoit pas recouverte de la peau ; je l'ai vu le matin de sa mort, elle n'étoit que pâle & séche, comme il arrive journellement aux cauteres, aux vésicatoires des malades qui tournent à la mort. Je ne pense pas que cette gangrene, qu'on supose, contre toute vraisemblance, soit venue à l'intérieur, j'ai prouvé que notre Caustique ne pouvoit y agir, rien d'ailleurs ne l'a annoncé ; au surplus elle n'eut pu être l'effet que du vice des humeurs, de leur appauvrissement, & nullement de l'application d'un Caustique, qui avoit eu tout le succès possible & dont il n'étoit plus question depuis six semaines.

Tous ces faits sur lesquels je ne crains pas un démenti bien prouvé & fondé en raison, sont plutôt à la décharge de la méthode que je propose, qu'à son désavantage ; dès que l'on voudra sans prévention & uniquement en vu du bien & de l'avantage qu'il en peut résulter, les peser & examiner ; je ne craint pas la

lumiere, mais les paſſions des hommes; car me diſoit ſi judicieuſement M. Petit, on ne voudra pas voir les choſes dans le vrai comme je les vois; c'eſt vraiment bien connoître les hommes.

On auroit peine à cruire toutes les contradictions, les ridicules, les faux raiſonnements, &c. &c. &c. &c. que ſe ſont permis certaines perſonnes par la démangeaiſon de critiquer ce qu'ils ne connoiſſent pas & qu'ils ne peuvent ſçavoir. Un Médecin, pour prouver qu'on ne devoit rien faire pour accréditer cette méthode qu'il diſoit être celle des Anciens, (parce qu'il ne les a pas probablement lu) faiſoit en bonne compagnie ce raiſonnement: il ſe peut faire, diſoit-il, que le ſieur Maget ait acquis par l'uſage une certaine adreſſe pour réuſſir dans ſon opération; mais ſi elle devenoit publique, chacun voudroit la faire, il en réſulteroit de grands inconvéniens. Donc, ajoutoit-il, il ſeroit très-dangereux de rendre publique cette méthode. Cette force de logique & de raiſonnement fit ſenſation dans l'aſſemblée. Mais s'il s'agit d'une maladie très-commune que l'on peut guérir, vous en conviendrez ſans doute, M. le Docteur, dès-lors ne ſeroit ce pas une raiſon forte & déciſive de prendre

des moyens de plutôt multiplier cette adreſſe que vous ſuppoſez dans le ſieur Maget, que de chercher à étouffer ce talent rare & unique. Je crois de bonne foi, M. le Docteur, que vous avez mieux appris dans un comptoir à ſtipuler des petits intérêts particuliers, que ceux du public & de l'humanité.

Croira-t-on qu'on veut nous faire un reproche & tirer un argument, contre cette découverte utile, des cures imparfaites ou même précédemment manquées.

Mais valoit-il mieux eſtropier ou faire périr un malade, que la méthode moins connue & moins perfectionnée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui ne pouvoit guérir, ſans lui faire courir de grands riſques. Les malades qui ont été manqués par le paſſé, ou imparfaitement guéris, ne l'ont été, je l'avoue, que par excès de timidité de notre part. Ces cas en eux-mêmes ne ſont pas le plus grand nombre, & actuellement j'oſe aſſurer que, s'ils ſont poſſibles, ils doivent au moins être très rares dans l'état de perfection où eſt la méthode dont il s'agit.

Tout nous a inſtruit, les guériſons que nous avons faites & celles même que nous n'avons pas oſé perfectionner ; c'eſt par toutes ſortes de tempéremments & de

ménagements incroyables, en examinant tout & ne négligeant rien des plus petites circonſtances, en peſant ce que les Anciens ont dit de poſſible & d'impoſſible à pratiquer, en tâtonnant pour ainſi dire de tout côté pour ne rien hazarder dans une affaire où il s'agit non-ſeulement du bien être d'un citoyen, mais encore de la vie des hommes, que j'oſe me flatter d'être parvenu à faire d'une méthode odieuſe & décriée par ſa cruauté, un moyen de guériſon, dont le ſexe le plus foible, le plus délicat, l'âge le plus tendre, les malades mêmes ſeroient capables : d'une méthode douteuſe, dangereuſe & très-incertaine dans ſes ſuccès, je ſuis parvenu à en faire un moyen de guériſon, qui peut ſe pratiquer ſans inconvénient, & plus ſûr dans ſes ſuccès qu'aucune opération de Chirurgie. Enfin ce que l'on a cru juſqu'à ce moment, ce que l'on enſeigne journellement dans les Ecoles (le Carême dernier à S Côme) être impoſſible, ne pouvoir ſe pratiquer ſans des danguers énormes, pires que le mal que l'on veut guérir ; eſt devenu tout-à-coup poſſible : les preuves en ſont palpables ; ce ſont des guériſons conſtantes & perſévérantes depuis pluſieurs années, dont pluſieurs Chirurgiens n'igno-

rent pas, & même que quelques-uns ont ſoutenus certaines & véritables à leur Académie.

Toute perſonne raiſonnable & ſenſée avec un peu d'équité peut, après tout ce que je viens de dire, réduire à ſa juſte valeur l'objection qu'on nous fait avec un air de ſuffiſance, de mépris même qui feroit croire qu'on la regarde comme triomphante & ſans replique. Cette méthode, nous dit-on, eſt ancienne, elle a été pratiquée par les Anciens, qui ont été obligé de l'abandonner.

En accordant tout ce que vous dite, je demande qu'eſt-ce que l'on peut conclure contre la méthode que je propoſe, & les faits que je mets en avant, ſans avoir préalablement prouvé qu'ils ſont faux ou ſuppoſés ; ce qui, je vous avoue, n'eſt pas aiſé & que perſonne n'a oſé entreprendre. Cette méthode eſt ancienne, dites-vous ? eſt-ce un défaut, eſt-ce une raiſon de la rejetter ſans l'examiner, & de commencer par nier les faits qui l'appuyent.

Mais cette méthode de traiter les Deſcentes par le Cauſtique eſt-elle réellement auſſi ancienne que vous le dite ? Il faudroit connoître l'ancienne & la nouvelle. Les connoiſſez-vous ? non certainement. Vous ſçavez, je le vois, que les

Anciens ont traité cette maladie par les Cauſtiques ; mais ont-ils guéris ? C'eſt-là le point eſſentiel qui pourroit, ſi vous avez voulu vous donner la peine de l'examiner, vous conduire à un examen qui ſeroit utile, & vous empêcheroit ſans doute de condamner ce que vous ne ſçavez pas & ne pouvez ſçavoir.

Car enfin, ou les Anciens ont guéris les Deſcentes par les Cauſtiques, ou ils ne les ont pas guéris. S'ils n'ont pas guéris, c'eſt ſans doute qu'en employant leurs Cauſtiques comme nous & dans la même intention, ils n'ont pas fait ce que nous faiſons ; ou s'ils l'ont fait, ils l'ont fait différemment. S'ils ont guéris, pourquoi ont-ils eux-même abandonné ce moyen de guérir une maladie très-commune, très-dangereuſe en elle-même & dans ſes ſuites : ont ils manqués de zèle & de courage pour ſoulager l'humanité ſouffrante, je ne le crois pas.

Je ne ſuis jaloux de propoſer quelque choſe de nouveau que dans la vue d'être plus utile à mes ſemblables, à qui je me dois tout entier comme Médecin ; je n'oſe me flatter d'avoir réuſſi complettement ; mais ce qui me porteroit à croire que la méthode des Cauſtiques pourra par la ſuite être de quelque utilité pour la gué-

riſon des Deſcentes, c'eſt que je vois que les plus honnêtes & habiles Chirurgiens, c'eſt-à-dire, ceux qui ne ſe croyent pas permis de nier leſtement les faits, pour enſuite raiſonner & argumenter à leur aiſe, ſont dans le doute, après avoir tout peſé, & tout examiné; ils ſçavent très-bien ce que les Anciens ont dit, cependant ils balancent & ne ſçavent comment ſe décider ſur une méthode qui paroît appuyée ſur des faits ſurs & conſtans. Ils font des objections & je vois qu'ils ne ſe doutent pas même comment on peut s'y prendre pour réuſſir & éviter les écueils qui les frappent. Je me perſuaderois volontiers alors qu'il y a quelque choſe, dans ce que je propoſe, qui n'a pas été connu des Anciens & que les modernes ne devinent pas.

En effet j'ai reconnu par ma propre expérience qu'après avoir bien lu & relu les Anciens, il ne reſte rien de précis & de net dans l'eſprit, & cette queſtion revient toujours : mais ont-ils guéris? elle n'eſt pas aiſée à décider. Quand on a eu la patience de les lire tous ou preſque tous, ſur-tout ſur la matiere dont il s'agit, on voit que rien n'eſt moins clair, moins méthodique & même moins vraiſemblable que ce qu'ils diſent. Qui croira,

par exemple, qu'ils ayent jamais pû guérir par les Cauteres actuels ou fer rouges qu'ils employoient sans précaution : ou avec des Caustiques tels que l'arsenic, le sublimé corrosif qui étant trop foibles, demandent une application trop étendue pour n'agir que sur l'endroit qu'il faut toucher ; sans fuser sur ceux qu'il faut nécessairement & essentiellement ménager. On ne trouve dans tous leurs livres que des procédés, qu'ils décrivent de façon à faire croire qu'ils ne les ont jamais pratiqué, ni peut-être vu pratiquer. Ils ne rapportent aucune observation de guérisons bien circonstanciée ; ils ne disent rien des dangers de cette opération ; ils ne distinguent pas les espéces qui ont dû faire varier le traitement, les circonstances particulieres qui ont dû l'abréger ou l'allonger, les méprises mêmes qui ont dû leur arriver ; ils n'expliquent même pas pourquoi ils ont cessé d'employer les Caustiques, on ne sait que le deviner, c'est qu'ils n'ont pas guéris.

Tout cela n'est pas bien propre, il faut l'avouer, à prouver si les Anciens ont guéris. Mais cette question que la doctrine des Anciens ne décide pas, me paroît décidée sans appel par leur conduite. Les Anciens ont pratiqué cette méthode des

Cauſtiques, ils l'ont eux-mêmes abandonné ; donc puis-je conclure, de ce que vous m'accordez vous-même, qu'ils n'ont pas guéris au moins ſûrement & conſtamment ; ils l'ont abandonné eux-mêmes, donc ils n'y ont pas trouvé une utilité réelle & au-deſſus des inconvéniens, donc ils n'ont pas cru, même en s'y appliquant d'avantage, pouvoir la rendre bonne & utile.

Depuis eux perſonne ne s'eſt propoſé pour guérir ſûrement & conſtamment cette maladie par les Cauſtiques. Si quelques-uns ont voulu le tenter, ils ont échoué, n'ayant aucune méthode sûre & fondée en principes. Je ſçai que pluſieurs Chirurgiens excités par les ſuccès que nous avons eu, ont voulu faire des eſſais, des épreuves. Ont-ils réuſſi ? je n'en crois rien, car on n'en parle plus ni en bien ni en mal ; ils n'ont donc pas réuſſi, car on ne le cacheroit pas ; on ſe cache : donc ils ont eu de mauvais ſuccès, on pourroit bien avoir la conſcience de nous les imputer. *Dolus an virtus quis in hoſte requirat.* On nous regarde comme des ennemis, je ne ſçai pourquoi, on ſe croit tout permis à notre égard.

Perſonne donc juſqu'à ce moment n'a pu dire, fondé ſur des cures conſtantes

& persévérantes depuis 6, 8, 10, 12 ans; J'ai guéris, en voila la preuve; voyez & examinez, ne croyez pas légérement & sans avoir vu; mais au moins quand vous aurez bien vu ne soyez pas incrédule mais fidel. J'ai guéri, non une fois au hazard, mais plusieurs fois; si j'ai manqué quelques malades, ce n'est pas assurément le plus grand nombre, & je n'en ai ni estropié, ni fait périr aucuns; je m'en rapporte à vous pour en faire la recherche; & parmi ceux que je n'ai pas guéris, aucun n'est dans un état pire qu'il n'étoit auparavant; je pourrois même actuellement que la méthode est plus sûre & plus certaine, les guérir s'ils le vouloient; donc je puis guérir encore & que je guérirai; si vous en doutez, mettez-moi à l'épreuve, je m'offre à traiter les malades que vous m'adresserez; vous aurez jugé de vous-même leur maladie, vous jugerez ensuite si la guérison est telle que je l'annonce, sûre, constante; sans cela, vous êtes injuste de me reprocher d'avoir manqué des malades & de conclure contre la méthode qu'elle ne vaut rien puisqu'elle ne guérit pas tout le monde. Je crois que vous ne voudriez pas qu'en faisant cette objection on mesurât votre conduite & vos succès en

pratique avec la même mesure dont vous vous servez pour moi. Quelle est la méthode en Médecine ou en Chirurgie qui puisse être universelle & guérir tout le monde. *Dic amabo ?*

Nos succès sont certains, c'est un fait dont on ne peut raisonnablement douter. En voici deux que je ne puis citer, sans compter des femmes même de qualité & d'autres personnes, qui veulent bien rendre témoignage à la vérité de leur guérison, mais ne veulent pas être cités dans des imprimés. M. Bresson des Cautieres, Commissaire des Guerres, a annoncé sa guérison dans l'Année Littéraire. * Il a mieux fait, il a écrit au Ministre pour lui faire connoître l'utilité dont cette méthode pourroît être pour le soulagement, la conservation & l'amélioration des Troupes. Ce généreux citoyen sentoit tout le prix de cette guérison, il avoit failli de périr à l'armée d'un étranglement dont il a été guéri sous les yeux de M. Louis, Secrétaire de l'Académie de Chirurgie. Il est parent de M. Sabattier, de l'Académie des Sciences & Chirurgien Major des Invalides, qui a examiné cette

---

* Voyez sa Lettre à la fin, pag. 78.

guériſon, & a l'honnêteté de l'annoncer & d'en convenir.

Mais quand toutes ces anciennes preuves nous manqueroient, peut-on de bonne foi ſe refuſer à la guériſon du nommé David, tiré volontairement de Bicêtre à cet effet par les ordres de M. le Lieutenant Général de Police : cet homme à l'âge de ſoixante-onze ans ſe trouve guéri d'une Hernie très-complette & volumineuſe, qu'il portoit depuis quarante ans; cette guériſon a été atteſtée par Procès-verbal des Chirurgiens de l'Hôpital Général & de Bicêtre, qui avant le traitement avoient conſtaté l'état & la nature de la Hernie. * Cette guériſon a réſiſté à une toux quinteuſe & convulſive que ce vieillard a gardé tout l'hiver.

Quand il n'y auroit que cette cure à citer, elle doit frapper tout homme qui ſçait que l'on ne guérit pas ces maladies & que peut-être on ne les a jamais guéri. C'eſt un devoir pour les gens de l'Art d'examiner & d'approfondir ce fait, car la maladie eſt on ne peut plus commune, & de plus ils peuvent être conſultés par des malades à qui ils doivent la vérité : s'ils ont négligé de s'en inſtruire : ils les

* Ces deux Procès-verbaux ſe trouvent à la fin.

trompent de propos délibéré : ſi, l'ayant examiné, ils ne rendent pas juſtice à ce qu'ils ont vu & reconnu ; ils abuſent de la confiance par prévention ou d'autres motifs dont ils auroient honte de faire l'aveu. Il faut donc examiner pour être en régle, & dire de bonne foi ce que l'on ſçait & ce que l'on penſe ; nous ne demandons pas de grace, mais bonne juſtice ; nous ne craignons pas la lumiere, mais les ténébres, la mauvaiſe foi.

Je vais plus loin encore & je dis : que quand même une guériſon auſſi frappante & évidente ſeroit obſcurcie par d'autres traitements ou infructueux, ou même (ce qui heureuſement n'eſt pas) malheureux, il eſt de la bonne foi & de la probité, qui doit animer tout miniſtre de la ſanté, de bien conſidérer & examiner ſi ces accidents fâcheux, ces circonſtances malheureuſes ſont des ſuites néceſſaires du traitement dont il s'agit, ou au contraire n'en ſont que des acceſſoires étrangers & abſolument indépendans, & des incidens qui ne ſont dus qu'à des cauſes qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir, & par conſéquent éviter. Ces diſtinctions ſont importantes & méritent toute l'attention des gens de l'Art, eux ſeuls peuvent & doivent les faire ; & ſans

cela : qui oſeroit employer un reméde ou exécuter une opération quelconque, dès qu'il ſera conſtant que ce reméde employé, cette opération faite, le malade n'a pas guéri, ſans voir en même-temps s'ils ont du ou pu réuſſir, quand on s'en eſt ſervi & de la façon dont on les a mis en uſage.

Je finis par un article très-intéreſſant qui ſera comme une récapitulation de tout ce diſcours, puiſqu'il ſervira à prouver de plus en plus & confirmer ce que j'ai dis de l'inſuffiſance des ſeuls moyens uſités dans ce moment, c'eſt-à-dire, des Bandages, & l'utilité dont peut être la méthode que je propoſe.

Il s'agit des adhérences, elles ſont les ſuites des contuſions, des inflammations ſourdes qu'occaſionnent ſur l'inteſtin ou le ſac herniaire les Bandages mêmes, ou mal fait, ou mal appliqués.

Si ces adhérences ont lieu ſur une ſurface déterminée, elles retiennent ce nom ; ſi ce n'eſt qu'en quelques points ſeulement, on les appelle ſimplement brides.

Cette nouvelle complication ne rend pas les Hernies plus aiſées à reconnoître & à traiter, leurs eſpéces à diſtinguer ; elle en impoſe ſouvent aux plus experts ; & outre qu'elle exclue abſolu-

ment l'uſage de tout Bandage, puiſque la Hernie ne pouvant rentrer, il eſt inutil de vouloir la contenir, elles ſont le ſeul cas qui empêcheroit le ſuccès de la méthode dont il s'agit, puiſque dès que la réduction ne ſera pas poſſible, il n'y aura plus lieu à ſon exécution.

On ſent combien il eſt important d'éviter ces adhérences & par conſéquent toute eſpéce de compreſſion ſur la Hernie ou ſur le ſac herniaire, puiſqu'elle en eſt la cauſe la plus ordinaire. C'eſt un fait conſtant que tout bandage qui gêne, bleſſe ou fait douleur, ne peut être que nuiſible; ſon objet eſt de preſſer doucement ſur l'anneau & jamais ſur la hernie, ce qni ſuppoſeroit qu'elle ne ſeroit pas rentrée, ou ſur les parties voiſines qui ſont membraneuſes & fort ſenſibles, d'où il pourroit réſulter beaucoup de maladies & de grands inconvénients.

Ces compreſſions inutiles ne laiſſent pas ſouvent que d'attirer des irritations conſidérables, des tiraillements violents qui produiſent des contractions ſpaſmodiques, d'où ſuivent des coliques, des vomiſſements, des hocquets, fiévre, &c. on diroit qu'il y a étranglement, ce qu'il eſt très-important de diſtinguer pour ne pas expoſer le malade à une opération

douloureuſe & dangereuſe qui ſeroit inutile & ne remédiroit à rien. Dans le cas d'étranglement le ventre ne donne rien, les lavements mêmes reviennent quelquefois par la bouche : dans le cas préſent d'irritation ſimplement par les adhérences ; les vents, les matieres bilieuſes paſſent par la voie ordinaire, ſoit naturellement, ſoit par les lavements, ou même les minoratifs. Les accidents capables d'effrayer comme les coliques, les vomiſſements, les hocquets ne ſont pas auſſi violents que dans le cas d'étranglement, ils ne ſe ſuccédent pas ſi ſubitement, les coliques ont de plus longs intervales entre elles, le poulx eſt plus fort, moins concentré, la fievre eſt plus décidée, les hocquets, les vomiſſements ne ſont pas ſi fréquents, & jamais on ne rend les matieres ſtercorales par la bouche comme dans l'étranglement.

Tous ces accidents ſont donc l'effet ſimplement d'une irritation qui ſe guérit aſſez aiſément par quelques ſaignées, les fomentations émollientes, les lavements, les embrocations, enfin le bain qui eſt ſouverain ; mais cette irritation qui n'eſt pas auſſi grave que l'étranglement, l'attirera fort aiſément & promptement ; ſi on ne cherchoit pas à l'arrêter dans ſon prin-

cipe & ſes progrès, ſans trop s'amuſer à des remédes inutils, ou même dangereux, comme il arriveroit ſi en ſuppoſant mal-à-propos une colique ordinaire, on prodiguoit les échauffants, les élixirs par excellence, les ratafiats même qui ont quelquefois réuſſi, plutôt par un heureux hazard &, pour ainſi-dire par maladreſſe, que pour avoir connu la maladie, diſtingué les cas, les circonſtances où les remédes conviennent.

Cette réflexion prouve, combien il eſt important aux malades de s'adreſſer, dès qu'ils ſe ſentent attaqués de Hernies, ou même le ſoupçonnent, à des gens expérimentés, qui puiſſent les diriger dans les ſoins que ces maladies exigent & remédier aux accidens qui leur peuvent ſurvenir, ſans courir aucuns riſques de la mépriſe; qui ne peuvent jamais être indifférens, puiſque, ou les Bandages mal faits ou mal appliqués leur attirent des adhérences qui ſont toujours fâcheuſes dès qu'elles rendent le mal qui exiſtoit déjà plus pénible à ſupporter, plus dangereux dans les ſuites qu'il peut avoir, & lui ôte abſolument la reſſource paſſagere des Bandages; & que dans le cas d'étranglement l'opération même ne pourroit réuſſir, puiſque la réduction eſt impoſſible

impoſſible ſans faire des déchirements & des délabrements épouvantables.

Examinons, avant de finir cette diſcuſſion importante, quels ſont ces eſpéces d'adhérences, leurs ſignes & les ſymptômes qui les caractériſent ; afin de voir quels ſecours curatifs ou au moins palliatifs, on pourroit employer dans les différents cas qui peuvent ſurvenir.

Ces adhérences ſont, comme nous avons déja dit, la cohéſion de deux parties contigues qui ne doivent pas être unies ni dans l'état naturel, ni par leur nature.

Ces adhérences peuvent ſe trouver, 1°. entre différents points de l'inteſtin qui ſera adhérent à lui-même. 2°. Entre l'inteſtin & l'épiploon. 3°. Entre l'un ou l'autre & le ſac herniaire. 4°. Enfin, entre le ſac herniaire & les membranes adjacentes.

Dans les trois premieres eſpéces, il y a lieu à la réduction, il ne peut en réſulter aucun inconvénient ; au contraire le mouvement périſtatique des inteſtins, aidés par la ſoupleſſe que produit cette ſéroſité huileuſe, qui humecte les viſceres contenues dans la capacité du bas-ventre, pourra à la longue détruire ces adhérences ; mais afin que la Hernie ne

reparoiſſe jamais ; il faut employer, après cette réduction, la méthode des Cauſtiques que je viens d'expliquer, & le malade ſera guéri abſolument & pour toujours.

Mais en ſuppoſant, que ces adhérences qui ſe trouveroient entre toutes, ou ſeulement quelques-unes des parties que l'on a fait rentrer, ne ſe détruiſiſſent pas, par le mouvement périſtaltique des inteſtins : il ne peut en réſulter aucun danger ; & le mal que l'on a pu guérir ne peut devenir pire par cette réduction. Par exemple, dans la premiére eſpéce d'adhérence le malade pourroit, de tems à autre, reſſentir quelques petites coliques, lorſque les matières trouveront de la difficulté à paſſer ; un lavement qui les délayeroit, les calmeroit ſur le champ.

Dans la ſeconde eſpèce où l'inteſtin ſe trouve collé à l'épiploon, le malade peut ſentir des coliques, des tiraillements d'eſtomach, mais qui finiront avec la digeſtion, & qui même auroient été plus violents & plus inquiétants, ſi la réduction n'avoit pas été faite ; & ces coliques mêmes peuvent devenir des efforts ſalutaires, qui opérent peu-à peu la guériſon, comme j'ai déja dis plus haut.

Dans le troiſiéme cas, où il y auroit

adhérence de l'inteſtin ou de l'épiploon avec le ſac herniaire, la réduction ne peut être qu'avantageuſe ; & avant que le décolement puiſſe avoir lieu par les moyens doux & naturels que je viens d'indiquer, le malade pourra reſſentir ſeulement, dans le cas où il aura beaucoup mangé, des tiraillements d'eſtomach, mais qui ne peuvent être d'aucune conſéquence pour la vie & la ſanté ; ces tiraillements qui ſe trouvent auſſi dans le cas de Hernies, font une preuve pour les gens qui ont de l'uſage de ces maladies, qu'il y a adhérence, & pour l'ordinaire, ils ne s'y trompent pas.

Dans ces trois cas, où peut avoir lieu la réduction & enſuite la guériſon radicale par le moyen du Cauſtique, le malade ne peut riſquer un état pire, il ne peut même qu'y gagner puiſque les adhérences ſe détruiſent par la ſuite des temps ; & que dans l'application du Cauſtique on ne riſque pas de toucher les parties intérieures, pas même celles qui viennent d'être réduites.

Dans la quatriéme eſpéce d'adhérence que j'ai diſtingué, la réduction ne peut ſe faire, il n'y a pas d'eſpoir de guériſon, pas même par la méthode des Cauſtiques qui eſt cependant le ſeul moyen connu juſqu'à ce jour.

Il ne reſte que deux circonſtances à examiner, dans l'une deſquelles la guériſon que je propoſe, pourroit encore avoir lieu : c'eſt de voir s'il ſeroit poſſible de ramaſſer tout le paquet ſur l'anneau, & l'y contenir par le moyen d'un eſpéce de Bandage qui ſeroit concave, & capable de renfermer dans ſa concavité toute la tumeur, le malade pourroit aller, venir, marcher, la réduction à force de mouvement ſe fera peu-à-peu ; à meſure que les adhérences ſe détruiront, on examinera de temps en temps cette tumeur & on verra, ſi on aura lieu d'eſpérer quelques ſuccès de ces tentatives, par le vuide qui reſtera dans la cavité du Bandage ; on aura ſoin de remplir ce vuide exactement, & ſi le décolement ſe fait, la réduction aura lieu en proportion ; alors il ſera aiſé de guérir radicalement ce malade par l'application du Cauſtique ; ſi on appercevoit quelque diminution dans la tumeur, on l'aidera par de douces frictions avec la main que l'on pourroit même frotter d'huile comme pour faire une embrocation. Si on peut réduire, on peut ſûrement guérir par la méthode que je propoſe ; mais ſans ce préalable il n'y a pas lieu de pouvoir s'en flatter. Ainſi les adhérences peuvent al-

longer le traitement, mais n'empêchent pas toujours & absolument la guérison, & prouvent de plus en plus l'inutilité & l'insuffisance des Bandages, ainsi que l'avantage des Caustiques.

Ici devoit finir ma Dissertation, par laquelle j'ai prouvé l'insuffisance de guérir les Hernies par tout autre moyen que celui des Caustiques. Je l'avois entrepris dans la vue de convaincre les Médecins & les Chirurgiens de la droiture de mes intentions, en proposant un moyen aussi simple, aussi naturel pour guérir une maladie très-commune, & pour laquelle on convient qu'il n'y a pas de guérison.

Les contradictions que j'avois éprouvées n'avoient été jusqu'à ce moment que des bruits sourds, vagues, répandus avec affectation; personne, jusqu'au 14 Avril dernier, n'avoit osé se présenter pour nier les faits que j'avançois sans les avoir examiné. Je dois me justifier & faire voir par des piéces authentiques, que j'ai parlé d'après l'expérience; & qu'on ne peut m'attaquer sans attaquer la Chirurgie même, qui acquiert par cette découverte un domaine plus étendu.



LETTRE

De M. BRISSON DES CANTIERES, *Commiſſaire des Guerres, par laquelle il annonce ſa guériſon.*

MONSIEUR,

LA nouveauté, même utile, trouve toujours des contradicteurs, ſur-tout ſi le préjugé qui la combat eſt ancien & répandu. La guériſon *radicale* des *Hernies* ou *Deſcentes* eſt du nombre de ces nouveautés. Preſque tous les gens de l'Art ſont perſuadés qu'il eſt impoſſible de les guérir *radicalement ;* j'étois moi-même préoccupé de cette fauſſe idée, & j'ai penſé pluſieurs fois en être la victime. Je portois depuis ma naiſſance une *Deſcente* que les Médecins, les Chirurgiens & les Bandagiſtes que j'ai vus (& qui n'ai-je pas vu!) appelloient *Entéroépiplocéle.* Aucun bandage n'avoit jamais pu la contenir ; elle devint étranglée, & M. *Louis*, Chirurgien de l'armée, me tira par ſon habileté du danger preſſant où je me trouvois ; mais il me laiſſa mon incommodité, & la crainte de retomber, au moment

que j'y penſerois le moins, dans le même péril d'où je venois de ſortir. Etant à Paris j'entendis parler par hazard de M. *Maget*, Chirurgien Major de la Marine, que l'on me dit avoir guéri radicalement pluſieurs de ces maladies; je courus chez lui; je fus très-content de tout ce qu'il me dit; mais je n'étois pas convaincu; j'étois même preſque tenté de ſoupçonner ſa droiture, parce que tous les Chirurgiens que je rencontrois n'avoient qu'une voix pour décrier & la méthode & l'Auteur. J'avois envie de guérir, & la probité ſimple & naïve de M. *Maget* me faiſoit impreſſion; il me donna l'adreſſe de pluſieurs perſonnes en place qu'il me dit avoir guéries, du nombre deſquelles étoit un Officier de ma connoiſſance, qui étoit rentré dans le ſervice, que deux hernies qu'il portoit l'avoient obligé de quitter. Parmi les perſonnes indiquées, j'allai voir encore un Magiſtrat, qui me dit non-ſeulement avoir été guéri d'une hernie qu'il portoit comme moi de naiſſance, & qui avoit épuiſé toutes les reſſources de l'art du Bandagiſte, mais encore d'une ſeconde qui étoit ſurvenue du côté oppoſé ſix ans après la guériſon de la première. Il m'effraya par le détail qu'il me fit de l'état

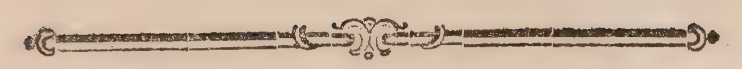
d'épuiſement & de foibleſſe où il étoit lorſque M. *le Thieullier* ſon Médecin lui conſeilla d'eſſayer la méthode de M. *Maget.* Je ceſſai toutes les informations, & je me mis avec confiance entre les mains de M. *Maget*; il m'a traité & je ſuis guéri. M. *Sabattier*, Chirurgien Major des Invalides en ſurvivance, mon allié, m'a viſité pluſieurs fois avec attention, & m'a aſſuré que j'étois parfaitement guéri; ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je monte à cheval, je chaſſe, & je fais tous les autres exercices de la vie ſans rien ſentir, d'où je conclus que je ſuis guéri. Je connois à Paris beaucoup de perſonnes qui depuis ſept & huit ans, plus ou moins, jouiſſent du même avantage que moi, & qui le doivent aux ſoins & à la méthode de M. *Maget*

Je vous prie, Monſieur, pour l'importance de l'objet, de donner place à cette Lettre dans une de vos Feuilles; l'amour du bien de la ſociété me l'a fait écrire; j'eſpère que celui qui vous anime vous la fera publier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BRISSON DESCANTIÉRE.

A Dunkerque ce 4 Septembre 1768.



OBSERVATIONS GÉNÉRALES,

Sur un Mémoire lû à la Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, le 14 Avril 1774.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. Juven.

MA Diſſertation étoit prête à paroître, lorſque j'ai été informé qu'il avoit été lû à la Séance publique de l'Académie de Chirurgie un Mémoire, concernant l'uſage des Cauſtiques pour la guériſon des Hernies. Le but de l'Auteur de ce Mémoire, ne paroît pas avoir été d'éclaircir ce point important de la Chirurgie-Pratique, ſi utile à l'humanité & en même-temps ſi négligé ; mais bien plutôt de battre l'allarme, ſonner le toccin contre une nouvelle méthode de guérir ſûrement & radicalement cette maladie, que perſonne au monde ne guérit (vous l'avez prouvé), quoiqu'elle ſoit, on ne peut plus commune, ſurtout dans certaines Provinces ; prévenir ſes auditeurs contre ce moyen unique de guérir

animer les Chirurgiens à répéter ſans ceſſe, de proche en proche, afin de faire parvenir juſqu'aux extrêmités de la terre, s'il eſt poſſible, que cette Méthode eſt une folie, un pur charlatanifme, qu'elle eſt impraticable, qu'elle expoſe à des douleurs inouies, des dangers infinis, &c. &c. &c. &c. N'eſt-ce pas-là ce que vous avez voulu dire?

Vous avez dit de la Méthode des Cauſtiques pour la guériſon des Hernies tout le mal que vous avez pu; mais n'aviez-vous donc aucun doute dans l'eſprit ſur la poſſibilité de nos cures?

Que dis-je! un Maître comme vous, qui a étudié la Phiſiologie, qui a, dit-on, traduit un fort bon livre ſur cette premiere partie de la Médecine, qui a donné pluſieurs Mémoires à l'Académie des Sciences, la mere de toutes les autres (il eſt vrai qu'ils n'y ont pas fait fortune), doit-il douter, comme un homme qui ne ſçait rien? doit-il paroître le faire? quand même ce ſeroit le cas?

Votre objet n'a été, il faut en convenir, ni de douter même raiſonnablement, ni de rien dire de favorable à la méthode dont il s'agit, mais de la décrier & lui porter le coup mortel, & l'*écraſer* ſous le *poids* de votre Mémoire, & peut-être

l'Auteur & les témoins de ses cures. *

Mais avez-vous senti que nécessairement ici il y a un coupable, vis-à-vis du public, qui lui en impose de propos délibéré sur un objet très-important pour lui, &, ce qui est horrible, en abusant de la confiance que lui donne son état. Si c'est moi, c'est-à-dire, si je n'ai pas guéri, si je ne puis encore guérir, je suis cet imposteur qu'il faut punir; je vous laisse le maître de prononcer la punition; je m'y soumets, je ne demande pas de grace. Mais si au contraire, j'ai guéri, & par conséquent je puis encore guérir, les Hernies inguinales sans adhérences, c'est vous qui en imposez, en niant les faits que je mets en avant, comme indubitables; je laisse au public trompé par vos assertions, à ap-

---

* Un Académicien me dit le lendemain de la lecture de ce beau Mémoire: *Votre affaire tombera, ou vous serez écrasé du poid de l'Académie Royale de Chirurgie.* Ce même Académicien m'a dit plusieurs fois que cette méthode étoit bonne, qu'il la croyoit excellente: je sçai même qu'il a rompu avec ses Confreres plusieurs lances pour soutenir son dire. Malgré tout cela, il est vrai qu'il ne nous en a pas moins détourné un malade; encore si sçut été pour le guérir, il n'y eut eu qu'un demi mal, mais non: il sçait au moins qu'il ne le peut, ni lui, ni ses Confreres.

précier votre hardiesse criminelle & vos procédés odieux envers moi & à me faire justice.

Je connois depuis longtemps la mauvaise volonté des Chirurgiens contre les Médecins. Je croyois sçavoir ce que peut la prévention, jusqu'où peut se porter la jalousie du métier ; mais, je l'avoue, j'ai été encore trompé ; on m'a nié à moi-même les guérisons dont j'étois témoins ; on a nié aux malades qu'elles fussent réelles, qu'ils sentissent le bien-être dont le sentiment intime les avertissoit, & dont le rétablissement de leur santé délâbrée, la cessation des douleurs, étoit la preuve. On a porté le fanatisme jusqu'à dire à un malade guéris depuis plusieurs mois, qui en sentoit l'avantage, mais qui ayant un voyage à faire dans l'Inde vouloit prendre des assurances, sçachant ce qu'il avoit souffert, les risques qu'il avoit couru avant d'être guéri, un Chirurgien, dis-je, même célébre, lui a dit sans presque l'examiner, qu'il mourroit avant huit jours ; heureusement M. A. Petit, notre Confrere, après l'avoir bien examiné, fait tousser, cracher, même tirer à la muraille, le rassura & lui dit qu'il étoit bien guéri. Ce Citoyen vit & se porte bien, & déposera de ces faits s'il est nécessaire.

On a voulu nous détourner de ſuivre & perfectionner cette découverte par toutes les contradictions qu'on a pu nous ſuſciter ; enfin après les invectives, les hoſtilités les moins pardonnables, les inculpations les plus odieuſes ; on a employé les menaces *.

Je ſçavois tout cela quand j'ai entrepris ma Diſſertation ; mais voulant ſuppoſer malgré tout ce que je ne pouvois me diſſimuler, que les contradicteurs

* Un Chirurgien de Paris diſoit à M. Maget au mois de Novembre dernier, au ſujet de mon Rapport à M. de Sartine, que ce Magiſtrat, d'après les Procès-verbaux qu'il a entre les mains, a fait imprimer dans les Journaux : *Vous êtes perdu : on eſt furieux contre vous à l'Académie.* Il ſe trompoit, il vouloit dire, des particuliers de S. Côme, car il n'eſt pas Académicien ; en effet, il ajoûtoit : *Vous nous trouverez par-tout ; les Hernies ne ſont-elles donc pas une branche de la haute Chirurgie, pourquoi vous adreſſer aux Médecins :* INDE IRÆ.

Un autre m'a dit que je ſerois écraſé par le poids de l'Académie ; il ſe trompoit encore quoiqu'il ſoit Académicien : parce que des particuliers ſeuls & non un Corps Académique qui délibere, ſont ſuſceptibles de paſſions *furieuſes.* Voilà comme dans toutes les confédérations illégales, des jeunes gens, croyant beaucoup avancer la beſogne, gâte tout par leur indiſcrétion & révelent les ſecrets de l'Ecole en découvrant le motif qui fait agir.

étoient de bonne foi, qu'ils ſe rendroient ſi on pouvoit les convaincre par des guériſons multipliées ; j'étois convenu avec le Magiſtrat de la néceſſité d'en faire ; j'avois cru devoir faire précéder cette Diſſertation, expliquer la méthode & expoſer avec ſimplicité & ſincérité les progrès qu'elle a fait entre mes mains, les moyens par leſquels je crois être parvenu à la conduire à la perfection dont elle peut être ſuſceptible, ou au moins à la rendre praticable, ſans beaucoup de difficultés, ſans beaucoup de douleurs & en peu de temps ; une inciſion dans les tégumens ſeuls & une minute de Cauſtique ſuffit pour guérir, & délivrer de toute ſujétion de Bandages le reſte de la vie.

Il manquoit donc réellement à ma Diſſertation de répondre aux objections nommément ; de nommer les perſonnes de qui je pouvois avoir à me plaindre, afin qu'on les connut, & de prévenir expreſſément qu'on ne devoit s'en tenir, ſur tout ce que les Chirurgiens pourroient dire ſur notre méthode, qu'au bien que quelques-uns en diſoient ſur ce qu'ils avoient vu : car aucun ne la connoît & n'a eu même l'idée de ſa poſſibilité juſqu'au Jeudi 14 Avril, que ce Mémoire a

été lù en préſence de tous ou preſque tous les Chirurgiens de la Capitale, ſans qu'aucun ait reclamé & oſé dire qu'il la connoiſſoit.

C'eſt donc une obligation que j'ai à l'Auteur, ou peut-être aux Auteurs du Mémoire, de me mettre dans le cas de répondre : je ſuis en défendant. J'ai réponſe à tout ce qu'on a allégué, j'ai des piéces accablantes à produire, elles parleront pour moi, & je conſerverai autant que je pourrai & qu'il ſera poſſible, la modération que je me ſuis impoſé. Quoique ce Mémoire ait été lu à une ſéance publique de l'Académie, je n'ai garde d'attribuer au Corps des Chirurgiens, encore moins à l'Académie, un Mémoire peu fait pour lui faire honneur, ſoit du côté de ce qu'il contient de bon & de nouveau, ſoit même par le motif qui l'a l'a inſpiré, fait lire & débiter. Je ſçai que la totalité morale, diſant qu'on ne va pas contre les faits, a déſapprouvé l'Auteur, de nier hardiment tout, ſans avoir rien examiné ni rien ſçavoir de la méthode, de ce qui étoit pour ou contre : pluſieurs ſont témoins de nos cures ; j'en citerai dans la ſuite ; quelques-uns m'ont dit en particulier l'approuver & qu'elle leur paroiſſoit bonne ; d'autres enfin

m'ont adreſſé des malades, diſant qu'il n'y avoit que moi qui pût leur porter ſecours, ou même les guérir s'ils étoient dans le cas. Ce que je dirai par la ſuite ne doit donc tomber que ſur quelques particuliers attroupés qui ſe montrent imprudemment, me provoque au combat ſans être aſſez en garde.

La queſtion eſt importante & neuve ; il s'agit de ſçavoir ſi on peut guérir les Hernies par le Cauſtique. Je ſuis pour l'affirmative, & je rapporte des faits. M. Bordenave les nie crument & ſoutient non-ſeulement la négative, mais encore l'impoſſibilité de réuſſir par ce moyen. Je conviens que cela eſt hardi ; mais voyons les raiſons, elles doivent décider.

M. Bordenave en liſant ſon Mémoire dans une ſéance publique de l'Académie, a porté cette affaire, déja très-importante en elle-même par ſon objet & l'utilité dont elle eſt, au tribunal du public qui ſeul y eſt intéreſſé. Je ne puis lui en ſçavoir mauvais gré : l'éclat que cette démarche a fait, ne peut manquer d'attirer ſon attention.

C'eſt donc pour & en préſence du public qui ſera notre Juge, que nous allons plaider contradictoirement la cauſe de l'humanité entiere. Je ſuis en défendant

pour l'affirmative, c'eſt-à-dire, que je ſoutient d'après des faits que l'on peut guérir radicalement les Hernies, maladie très-commune & juſqu'à ce moment incurable. M. Bordenave eſt pour la négative & veut prouver par des raiſonnements l'impoſſibilité des guériſons que je cite, à l'appui de ma propoſition.

Je ſuis ſeul dans cette cauſe, la partie n'eſt pas égale & mon adverſe eſt ſoutenu par un fort parti; mais j'ai des faits & il n'en a aucuns à oppoſer. Il a *compilé*, *compilé*, & d'après ces compilations il a beaucoup raiſonné; pour moi je raiſonnerai peu, je poſerai mes faits, j'établirai mes moyens, je dépoſerai mes piéces ſur le Bureau, & le public jugera entre vous & moi ſa propre cauſe, & il la jugera bien. J'entre en matiere.

Dites-moi de bonne foi, je n'en abuſerai pas, combien vous êtiez pour faire ce beau Mémoire, que vous avez ſi bien lû, avec tant de gravité, de ſuffiſance, comme vous applaudiſſant vous-même, qu'on a cru d'abord que vous l'aviez fait. Il y avoit en effet dans ce Mémoire tant de recherches & d'érudition que chacun diſoit à ſon voiſin tout bas: quel ouvrage pour un ſeul homme! il n'a pu tout faire. On y a trouvé une ſi grande profuſion

de raiſonnements en *baroco* & en *bara-lipton* & ſur tous les modes des ſillogiſmes, que vos Auditeurs avoient la bouche ouverte pour vous écouter ; *intenti ora tenebant.*

Mais voici ce qui en eſt, car je veux être juſte quoique vous ne le ſoyez pas trop avec moi. On vous a fait vos extraits ; mais au moins vous avez tenu ſeul la plume, à ce que je crois, car vous avez raiſonné à votre ordinaire, c'eſt-à-dire, fort longuement & d'après des hypothèſes, qui n'étoient rien moins qu'avouées ; la phyſiologie que vous avez beaucoup plus étudié que la Chirurgie, eſt de grande reſſource dans ces occaſions, elle fait briller ſon homme, vous en ſçavez quelque choſe : mais elle ne m'eſt pas, il faut en convenir, fort propre pour convaincre, & c'eſt ce qu'il falloit faire. Chacun le diſoit en ſortant : tout cela eſt bon, mais tous les raiſonnements poſſibles & toute la phiſiologie n'ont jamais détruit un fait. M. Gauthier a beau jeu s'il peut prouver une ſeule guériſon.

Vous avez donc cité tous les Anciens, vous n'en avez oublié aucuns, ou au moins très-peu ; vous les avez trouvé tous à-peu-près du même avis, diſant tous les mêmes choſes, ſe répétant ſans

cesse, se copiant, ou se citant les uns les autres. J'en dois sçavoir quelque chose, car il se trouve par événement que nous avons fait tous les deux en même-temps le même travail, mais par des vues bien différentes : dites-moi donc, avez-vous trouvé des guérisons bien authentiques & bien circonstanciées qui y soient rapportées ; je n'y en ai vu aucunes.

Voyant donc tous les Auteurs à l'unisson, souvent quand aux termes, vous avez dit : les Anciens ont parlé des Caustiques pour la guérison des Descentes, ils les ont abandonnés ; donc il est impossible de guérir par ce moyen. Je trouve que votre raisonnement n'est pas juste, que votre conclusion n'est pas renfermée dans les prémices. D'ailleurs il n'est pas en forme : il falloit dire au moins, pour conclure l'impossibilité de guérir par ce moyen : les Anciens sçavoient tout ce que l'on peut sçavoir en Chirurgie ; or ils n'ont pu guérir les Hernies par les Caustiques ; donc il est impossible de les guérir par ce moyen. Votre argument seroit en forme, mais je vous nierois votre majeur, & je vous dirois votre Académie de Chirurgie n'est pas ancienne, elle a cependant déja plusieurs gros volumes *in quarto* bien fournis d'observations ;

donc on peut découvrir après les Anciens quelque chose en Chirurgie.

Donc j'ai pu découvrir la possibilité de guérir les Descentes par les Caustiques & le prouver par les faits ; donc cette espéce de traitement n'est pas impossible. Je crois avoir mieux raisonné que vous dans ma Dissertation en concluant, de ce que les Anciens ont abandonné cette méthode, qu'ils n'ont pas cru pouvoir réussir à la rendre utile ; qu'ils n'ont pas guéris réellement, & n'ont pas même vu jour à rendre cette méthode praticable & à tirer aucun bon parti des tentatives qu'ils ont faites.

Peut-être que ce qui vous auroit induit en erreur, seroient les épreuves, les tentatives, les mauvais succès qu'ont eu *novissime* plusieurs de vos Confreres, qui ont tenté de guérir les Hernies par les Caustiques ; c'est M. Goursault qui l'a dit le Carême dernier dans une de ses Démonstrations.

Vous avez sans doute entendu parler d'un pauvre malheureux du Fauxbourg S. Germain, qui est allé mourir à l'Hôtel-Dieu, ayant toutes ses affaires dans le plus mauvais état possible ; diriez-vous qu'à l'Hôtel-Dieu on a mis ce beau chef-d'œuvre sur le compte du pauvre Maget

qui ne l'a jamais vu, ni connu, ni touché du bout du doigt, & bien lui en prend, car vous ne le ménageriez pas. Vous pouvez avoir quelque raiſon ici, & cela ne pouvoit encore vous ſuffire pour conclure l'impoſſibilité de la choſe, mais ſeulement la difficulté & le danger d'agir ſans ſçavoir ce que l'on fait & ce que l'on doit faire.

Mais cependant, pouviez-vous en même-temps ignorer que ces Chirurgiens n'ont entrepris ces tentatives, que parce qu'ils ont été averti de nos cures, qu'ils les croyoient au moins poſſibles, par conſéquent vous avez donc eu quelques nouvelles de nos guériſons. Dès lors voyant d'un côté ce mauvais ſuccès, vous auriez dû examiner le murmure qui apportoit les nôtres à vos oreilles, & prendre un parti en homme ſage & prudent.

Car enfin ſi vous aviez eu bonne volonté pour vous inſtruire, dans votre propre Compagnie vous auriez trouvé des lumières. M. Louis votre digne Secrétaire de l'Académie, vous auroit dit qu'il a traité à l'Armée M. Briſſon des Cantieres, Commiſſaire des Guerres à Dunkerque, d'un étranglement, l'a tiré de ce danger ſans guérir la Deſcente,

comme il eſt d'uſage. M. Sabattier, de l'Académie des Sciences & Chirurgien Major des Invalides, vous auroit confirmé le même fait comme l'ayant bien vu, bien examiné & à pluſieurs repriſes, car M. Briſſon eſt ſon parent; voyez ſa Lettre page 78; M. Louis auroit pu ajoûter qu'un Marchand de Villeneuve-le-Roi, a été le voir avant d'être traité, qu'il a bien reconnu ſa hernie, & enſuite après le traitement, la guériſon; mais qu'il a refuſé de l'atteſter, diſant qu'il ne ſçavoit pas écrire; voyez la Lettre de ce Marchand dans l'Année Littéraire où il l'a fit inſérer en 1769.

M. Louis auroit pu vous aſſurer qu'il a vu & a dit la même choſe au ſujet d'une fille qui lui fut préſentée, à la même intention, par le pere & la mere. La fille eſt mariée depuis, il ſeroit aiſée de la repréſenter. M. Levret vous auroit pu dire qu'il a accouché pluſieurs fois une femme de la plus haute conſidération, qui eſt bien & ſolidement guérie depuis douze ans. M. Leger vous auroit pu dire qu'il eſt Chirurgien d'un Notaire qui eſt guéri des deux côtés. M. Coſte vous auroit atteſté le même fait & même auroit pu vous donner des nouvelles des tentatives qui ont été faites en dernier lieu, & comment

comment on s'y prend pour ne pas réussir. M. Brun ne vous a-t il pas répété assez de fois, même en pleine Académie, car il me l'a dit, les deux hommes de Bicêtre sont guéris, j'ai signé les Procès-verbaux; j'aurois bien voulu m'en dispenser, j'y ai mis le moins que j'ai pu; mais enfin il falloit dire la vérité, car elle étoit évidente; si je l'eusse refusé, cela eut fait un mauvais effet; d'autres l'auroient fait, car M. Gauthier a mené ces malades à la Faculté avant de les traiter, plus de douze Docteurs les ont vu, & ils n'auroient pu refuser leur ministere; il eut été aisé de les faire commettre par le Magistrat qui nous avoit commis, & ils auroient certifiés ces guérisons qui sont constantes. Qu'on est embarrassé quelquefois quand . . . .

Si vous eussiez eu un peu de bonne volonté pour connoître le vrai, je n'aurois pas refusé de vous donner tous les éclaircissements, qui eussent dépendu de moi, de vous conduire même chez plusieurs malades, qui ayant été guéris, ne veulent pas être nommés, mais ne refusent pas de s'expliquer avec les honnêtes gens, qu'ils permettent qu'on leur adresse; vous les auriez vu, vous les auriez entendu parler, vous les auriez

pû questionner à votre aise, quelques-uns vous auroient pu donner quelques anecdotes bonnes à sçavoir.

Vous êtes d'autant moins excusable qu'on vous a donné des avis fort raisonnables dont vous n'avez pas voulu profiter; on vous a rapporté des exemples qui auroient dû, pour le bien & l'honneur de la Chirurgie, arrêter, ou au moins modérer l'activité de votre zèle. Vous souvenez-vous que plusieurs des personnes parmi vos Confreres des plus sensés (& c'est toujours en même-temps les plus habiles gens) vous disoient: mais, mon ami, prenez-y garde, *ils guérissent, c'est un fait*, & nous ne le pouvons pas. Vous vous avancez trop; vous ne voulez rien voir, rien examiner; vous avez tort, vous vous en repentirez; & peut-être nous tous: car on va dire hautement que c'est la jalousie qui nous fait agir, vous fait parler; que voilà comme les Chirurgiens sont bâtis, qu'ils s'opposent toujours à tout ce qui est bon & qui ne vient pas de leur boutique. Qu'avons-nous gagné avec le Frère Côme & tant d'autres que nous avons voulu tracasser; nous avons voulu écrire contre le Lythotome de Frère Côme, nous avons voulu le faire exiler; il a guéri; le public s'est mis

mis de ſon parti, & il a plus travaillé lui ſeul que nous tous enſemble, il eſt devenu le ſeul Lithotomiſte de Paris & de la France, car on y vient de tous côtés : il en ſera de même ici, car *ils guériſſent*, *c'eſt un fait*, nous ne pouvons le nier.

Si vous euſſiez écouté ces repréſentations, vous ne vous ſeriez pas mis ſi imprudemment dans un défilé dont vous ne ſortirez pas aiſément : M. Bordenave : *Periculoſum eſt credere & non credere.* Sçavez-vous qu'il n'eſt pas poli de nier crûment un fait en face d'un honnête homme. Quand je vous dis, j'ai guéri & je puis guérir, c'eſt que j'ai guéri. Je ne demande pas que vous m'en croyez ſur ma parole, mais j'ai droit d'exiger que vous examiniez avant que de nier ; ſans cela, c'eſt une inſulte gratuite, & quand il s'agit de l'intérêt public : c'eſt . . . . .

Il eſt clair que vous vous êtes aveuglé en plein midi, que vous avez fermé les yeux à la lumière qui vous frappoit de toutes parts (elle étoit peut-être trop vive) ; que vous vous êtes laiſſé emporter à la prévention, laiſſé conduire par la paſſion de quelques-uns de vos Confrères ; mais ce n'eſt pas ma faute ſi vous vous êtes compromis ſi légérement ; il eſt bon quelquefois d'avoir un peu

d'amour-propre. Vous avez cru qu'en niant hautement tout, dans une Séance publique d'Académie, on vous en croiroit ſur votre parole; vous vous êtes trompé; le public ne ſe mène pas ſi leſtement, il faut un peu plus le reſpecter, & ſa Compagnie, dont vous feriez mal penſer, ſi on ne la connoiſſoit pas & ſi on ne ſçavoit pas lui rendre juſtice.

Je ſçai que vous avez pris de l'humeur aſſez mal-à-propos, mais il ne vous doit jamais dominer au point de manquer à d'honnêtes citoyens qui ne vous ont jamais fait le moindre mal, qui vous honorent & vous rendent juſtice. Vous avez de l'humeur; c'eſt, dites-vous, un Médecin qui veut vous inſtruire de la Chirurgie avec un Chirurgien de campagne. Amboiſe Paré ſe glorifioit d'avoir appris la Chirurgie des Docteurs de la Faculté; & vous, vous voulez *écraſer* un Docteur de cette même Faculté, parce qu'il dit qu'il peut faire & qu'il a fait, ce que ni vous, ni vos Confreres n'avez pu faire, cela vous prouve au moins, qu'il y auroit quelque choſe à gagner ſur la Chirurgie avec les Docteurs de la Faculté, ſi loin de perpétuer une diviſion odieuſe & nuiſible aux progrès de l'Art, vous vouliez vous humaniſer un peu plus avez eux. Car quoique je ſois un des

moindres de cette célébre Compagnie, je pourrois vous apprendre quelque chose que vous voudriez bien sçavoir. Je vous le dirai, mais ce sera quand vous serez un peu plus circonspect sur la négative, que vous ne nirez pas hardiment ce que vous ne pouvez comprendre.

Mais au surplus, M. Bordenave, quel intérêt avez-vous dans la chose ? Tout le monde sçait, & ceux qui sont dans le cas de hernie le sentent, que cette partie est absolument abandonné des Chirurgiens; que personne ne pense même à guérir; vous-même, encore un coup, en soutenez l'impossibilité. Le Corps des Chirurgiens, dont vous voudriez nous faire croire que vous êtes avoué, n'y peut donc avoir aucun intérêt; s'il pouvoit y en avoir, ce ne seroit qu'en adoptant dans la pratique de la Chirurgie, cette opération, qu'elle ne fait pas & ne peut faire, & qui rendroit la Chirurgie plus utile à l'humanité; voilà ce qui auroit dû vous toucher, l'intérêt de la Chirurgie & de l'humanité qui manque absolument de secours.

Vous en particulier ne pouvez y avoir intérêt, puisque vous faites la Médecine par préférence à la Chirurge : la petite Chirurgie est au-dessous de vous; & la

haute, vous dites que vous ne voulez pas la faire ; quel peut donc être le motif de cette levée de bouclier ? on l'a ſenti dans l'Aſſemblée ; le Public le ſent, cela ſuffit.

Après avoir cherché par toutes ſortes de raiſonnements, que l'on eſt actuellement en état d'apprécier, à prévenir le Public contre la méthode de guérir les Hernies par les Cauſtiques ; la décrier ſans nul intérêt particulier, & en trahiſſant même ceux de l'humanité & de la Chirurgie, vous entrez dans le détail de quelques traitements qu'il vous plaît de défigurer, réduire à rien ; où vous allez chercher des anecdotes oubliées, mais que vous rendez favorable par la couleur que lui donne votre phiſiologie, qui ſçait envenimer tout ce qui eſt défavorable à votre ſiſtême de contradiction, & juſtifier tout ce que vous lui croyez avantageux. Voyons ſi vous avez mieux réuſſi dans cette ſeconde partie de votre Mémoire, que dans la première.

Vous avez parlé du traitement fait ſur trois hommes tirés de Bicêtres. Vous avez rapporté une vieille hiſtoire qui s'eſt paſſée à Nancy en 1765 ; vous avez triomphé de la mort de M. de la Condamine ; enfin vous avez fini par le traitement malheureux de M. Menjault. Il faut croire

que vous n'avez rien de plus à dire, que c'eſt tout ce que vous avez pu imaginer ou produire contre la méthode des Cauſtiques, qui vous déplaît, parce que vous ne ſçavez pas les appliquer. Je vous ſuis dans ce labyrinthe : ſi j'oublie quelque choſe, avertiſſez moi, car j'ai dequoi vous répondre & repouſſer les traits de votre malignité ; ſi vous vous en trouvez vous-même percé, prenez vous-en à la main qui les décoche, je ſuis ſur la défenſive. Je n'ai pu ſçavoir au juſte tout ce que vous avez dit, mais je ſçai les points principaux ſur leſquels vous avez inſiſté ; je vais rapporter les choſes dans l'exacte vérité, telles qu'elles ſe ſont paſſées ; on verra ce qu'on doit penſer de vous & de votre Mémoire.

Quand au traitement de Bicêtre, voici ce qui en eſt :

M. de Sartine, à qui rien n'eſt jamais indifférent dès qu'il peut contribuer à la conſervation des hommes, ou au bien-être des citoyens, ayant été informé que le ſieur Maget Chirurgien, avoit une méthode particuliere de traiter les Hernies ou Deſcentes : & que pluſieurs notables Bourgeois & pluſieurs Militaires avoient déja été traités & guéris par cette méthode, de façon à n'avoir plus

aucun beſoin des bandages ordinaires, crut devoir approfondir ces bruits, vu le grand nombre de perſonnes attaquées de cette maladie. Les informations qu'il fit faire ſur le ſieur Maget, les renſeignements qu'il fit prendre des malades mêmes qui avoient été guéris depuis pluſieurs années, lui ayant paru concluants : & de plus s'étant aſſuré que cette méthode étoit ſans danger pour la vie, & que les malades ne pouvoient riſquer un état pire que celui dans lequel ils étoient auparavant, fit adreſſer des ordres à M. Vielliard, Adminiſtrateur de l'Hôpital Général, à l'effet de faire exécuter cette méthode ſur trois hommes ſains & choiſis à Bicêtre, ſous les yeux de M. Gauthier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

En conſéquence, le 28 Mars 1773, M. Viellard me fit l'honneur de m'écrire la Lettre ſuivante ; en m'envoyant en même-temps la copie de celle qu'il venoit d'écrire à M. Brun, Chirurgien en Chef des Hôpitaux, & M. Bouſquet, Gagnant Maîtriſe à Bicêtre :

MONSIEUR,

Vous avez ci-joint la lettre que M. Maget doit préſenter à M. Brun, Chirurgien-Major des Hô-

pitaux, pour parvenir à avoir les trois ſujets dans la forme qu'exige M. de Sartine. M. Brun ſe trouve prévenu des intentions du Magiſtrat. Ainſi toutes les choſes iront de ſuite.

Je demeure ſincérement, Monſieur,

Votre très-humble ſerviteur,

VIEILLARD.

Le 23 Mai 1773.

P. S. Je joins à ceci la copie, non du plan de M. de Sartine, mais de la lettre que j'ai écrite aux ſieurs Brun & Bouſquet, à l'effet d'exécuter ſes intentions. Il eſt bon que vous ayez ce double.

Copie de la Lettre de M. Vieillard, Adminiſtrateur de l'Hôpital Général, à MM. Brun, Chirurgien en chef des Hôpitaux, & Bouſquet, Chirurgien Gagnant Maîtriſe, à Bicêtre.

MESSIEURS,

Je reçois une lettre de M. de Sartine, du 25 courant, par laquelle il me demande trois ſujets ſains de la maiſon de Bicêtre,

l'un de 25 à 30 ans,
le ſecond, de 30 à 40,
& le troiſieme, de 50 à 60,
} attaqués de hernies ordinaires,

pour être les trois ſujets confiés à M. Maget, ancien Chirurgien Major de la Marine, qui en fera le traitement chez lui.

M. de Sartine exige que l'état de ces trois hommes ſoit conſtaté par un procès-verbal, après l'état que vous en ferez, M. Maget & vous. En conſéquence,

M. Maget ſe rendra demain, ſamedi 29, à Bicêtre, ſur les huit ou neuf heures du matin ; vous aurez pour agréable de vous y trouver, & après le ſuſdit choix que vous aurez fait enſemble, vous conſtaterez par votre procès-verbal l'état des ſujets choiſis, leur noms, leur âge & leur pays. Le ſieur Maget reconnoîtra par ledit procès-verbal les avoir reçus en l'état déſiré, & s'engagera de les guérir ſous les yeux de M. Gauthier, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris ; de vous les repréſenter, ſauf événemens étrangers à ladite maladie, dans les délais convenus entre vous trois, & après guériſon, vous certifierez au bas dudit procès-verbal l'état dans lequel les trois ſujets auront été repréſentés.

En conſéquence, vous ferez trois procès-verbaux ſignés triples par Brun, Bouſquet & Maget, l'un pour vous reſter, Meſſieurs; le ſecond, pour le ſieur Maget ; & le troiſieme pour moi, que je tiendrai à la diſpoſition de M. de Sartine.

Vous aurez pour agréable de m'envoyer le mien auſſi-tôt la délivrance que vous aurez faite de ces trois hommes ; & lorſqu'ils vous ſeront rendus, je le remettrai, pour que vous le revêtiſſiez, comme les autres, du rapport de l'état dans lequel ils vous auront été repréſentés.

Je demeure ſincérement, Meſſieurs,

Votre, &c.

Le 28 Mai 1773.

M. Maget s'étant rendu à Bicêtre le jour indiqué, il y trouva grand nombre de malades, parmi leſquels il en choiſit trois. Tout ſe paſſa très honnêtement de

la part des Chirurgiens, on dreſſa le Procès-verbal qui ſuit :

Le ſieur Maget, ancien Chirurgien-Major de la Marine, ayant repréſenté à M. le Lieutenant-Général de Police, qu'il guériſſoit radicalement les hernies complettes & ſans adhérences, & qu'il deſiroit traiter trois perſonnes de Bicêtre, pour conſtater l'efficacité de ſa méthode d'opérer;

Le Magiſtrat toujours occupé du bien public, après les aſſurances poſitives que lui a données le ſieur Gauthier, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, que la méthode du ſieur Maget n'étoit nullement dangereuſe, quoiqu'il employât le cauſtique, a adreſſé des ordres pour que le ſieur Brun, Chirurgien en Chef de l'Hôpital général, & le ſieur Bouſquet, Chirurgien gagnant maîtriſe à Bicêtre, donnent à choiſir trois ſujets de différens âges, attaqués de hernies complettes & ſans adhérences, & que l'état deſdits ſujets ſoit conſtaté par un procès-verbal fait par Nous, Chirurgiens de l'Hôpital, & le Sr. Maget

En conſéquence, le ſieur Maget s'eſt rendu à Bicêtre cejourd'hui 29 Mai 1773, & les ſieurs Brun & Bouſquet lui ont préſenté un grand nombre de pauvres attaqués de hernies complettes, qui rentrent très-aiſément, parmi leſquels le ſieur Maget a choiſi les trois ſujets ſuivans, & déclaré qu'ils ſont dans l'état déſiré pour le ſuccès de ſa méthode.

Le plus jeune des trois ſujets eſt Simon-Marie Vincent, âgé de 22 ans, natif de Paris, paroiſſe St. Paul, ſans métier, ayant une hernie complette du côté gauche.

Le ſecond eſt Jean-Baptiſte Ancelin, âgé de 48 ans, natif de Paris, paroiſſe Saint Sauveur, garçon

Cordonnier pour femme, ayant une hernie complette du côté gauche.

Le troisieme eſt Marcou David, âgé de 71 ans, natif d'Orléans, Cuiſinier, ayant une hernie complette du côté droit.

Leſdits trois ſujets ont été remis cejourd'hui au Sr. Maget, qui s'oblige de nous les repréſenter guéris dans ſix ſemaines. Fait à Bicêtre, le 29 Mai 1773. *Et ont ſigné* MAGET, BRUN, BOUSQUET.

M. Maget emmena ces trois hommes chez lui; le traitement ſe fit de la maniere que je l'ai rapportée dans le compte que jai eu l'honneur d'en rendre à M. de Sartine, & qui ſe trouve dans tous les Journaux de Novembre 1773 par ordre du Magiſtrat. Enfin, ſur la fin de Juillet je requis le Procès-verbal de la guériſon des malades. M. Vieillard indiqua le 31 Juillet, à quatre heures après midi, & on dreſſa le Procès-verbal qui ſuit :

Le 31 Juillet 1773, Nous ſouſſignés, requis par M. Vieillard, Adminiſtrateur de l'Hôpital Général, pour conſtater l'état actuel des malades choiſis à Bicêtre, & qui, ſuivant le procès-verbal du 29 Mai dernier, ont été confiés, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, au ſieur Maget, afin d'être traités chez lui & par lui de hernies complettes & ſans adhérences qui rentrent facilement; ledit ſieur Maget aſſurant que ſa méthode eſt ſans danger, & que par elle il guériſſoit en moins de ſix ſemaines ces ſortes de hernies de façon à rendre à ſes malades les bandages inutiles : en conſéquence, Nous étant tranſportés en

ſa maiſon, rue de la Bourbe, fauxbourg Saint-Jacques, y avons vu, interrogé leſdits malades, & d'après, tant leur rapport, que celui du ſieur Maget & notre examen particulier, avons obſervé ce qui ſuit & qu'il en réſulte :

Que des trois malades ſoumis à la méthode, il n'y en a que deux qui l'ayent ſubi complettement, ſçavoir, Simon-Marie Vincent, âgé de 22 ans, & Marcou David, âgé de 71 ans. Quant au troiſiéme nommé Jean-Baptiſte Ancelin, âgé de 48 ans, le ſieur Maget a déclaré s'être borné à une inciſion faite aux tégumens, qu'il dit n'être que préliminaire au cauſtique qu'il employe, n'ayant pas jugé à propos d'aller plus avant à l'égard de ce malade, à cauſe des accidens qui lui ſont ſurvenus immédiatement après cette inciſion préliminaire faite le 4 Juin, & deſquels accidens il a été dreſſé procès-verbal le 23 Juin dernier.

Ce malade eſt parfaitement rétabli, & on y remarque à l'endroit de la hernie une cicatrice ſans adhérence, & la hernie comme auparavant.

A l'égard des deux premiers, qui ont éprouvé toutes les opérations que le ſieur Maget attribue à ſa méthode, on remarque dans l'une & l'autre cicatrice, de la longueur de plus de deux travers de doigt, ſuivant la direction des vaiſſeaux ſpermatiques du côté de la deſcente, laquelle cicatrice dans l'un & l'autre eſt adhérente aux anneaux :

Qu'il y a à obſerver dans Simon-Marie Vincent que la cicatrice eſt achevée, que le cordon eſt ſain, & que l'on ſent le ſac herniaire dans les bourſes :

Que dans Marcou David, la cicatrice n'eſt pas achevée, que les vaiſſeaux ſpermatiques paroiſſent dans leur état naturel, l'eſpace de deux travers de doigt au-deſſus du teſticule, & que le reſte du cordon eſt rond, dur & indolent, de la groſſeur du pouce, diſ-

poſition que nous n'avons pas reconnue lors de la premiere viſite, & que le malade dit avoir depuis longtems & que le ſieur Maget dit n'avoir obſervée que deux jours après l'application du cauſtique :

Que les hernies de ces derniers, qui ont éprouvé tous les moyens de la méthode dont il s'agit, n'exiſtent plus, malgré les épreuves ordinaires qui ſervent à faire reparoître les deſcentes qui ſeroient rentrées.

Cependant, malgré le ſuccès préſent du traitement quant aux hernies de Simon-Marie Vincent & de Marcou David, on ne peut porter un jugement définitif ſur l'efficacité & la durée de la cure, parce que c'eſt au tems à apprendre ſi la cicatrice, qui eſt l'obſtacle à l'émiſſion des parties du bas-ventre, ne ſe relâchera pas, & ſi elle conſervera toujours aſſez de ſolidité pour s'oppoſer conſtamment à leur ſortie, & empêcher le retour des hernies.

Signé, Brun, Bousquet, Maget.

Sur quoi j'obſerverai que la copie ci-deſſus rapportée eſt celle qui a été réformée & rédigée par M. Brun. Je la préfere, parce qu'elle eſt apparemment plus de ſon goût. J'ignore quelle a été ſon intention dans cette réforme ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que des deux changements qu'il y a fait, l'un eſt inutile, l'autre ne s'entend pas.

Il faut ſçavoir, que nous étant trouvés tous raſſemblés avant quatre heures & demie le 31 Juillet, on commença par l'examen des malades qui fut bientôt fait ; deux ſe trouverent guéris. Le nommé

Ancelin, qui n'avoit pas été traité, à cause de sa maladie, avoit sa hernie moindre à la vérité, mais il l'avoit. Quand on en vint à faire le Procès-verbal, cela ne fut pas si aisé; il fallut discuter tous les mots; les uns ne convenoient pas, les autres n'étoient pas françois; enfin il étoit près de sept heures que le Procès-verbal n'étoit pas encore rédigé. Il en falloit trois doubles; desorte qu'aux approches de huit heures, on convint d'en signer un, que M. Vieillard emporta. M. Brun se chargea de faire faire deux copies semblables, que M. Maget devoit aller signer chez lui le lendemain à neuf heures du matin. Ces copies ne se trouverent pas faites. Il voulut y travailler de nouveau, il semble qu'il ne le devoit ni ne le pouvoit, puisque tout étoit convenu & arrêté de la veille. Voici les deux variantes qu'on y trouve.

1°. Au sujet d'Ancelin, qui n'a pas été traité, ni par conséquent guéri : il étoit dit dans le Procès-verbal de la veille : *la hernie moins considérable, quant à présent, qu'il ne l'avoit auparavant*. M. Brun a mis, *la hernie comme auparavant :* ce changement ne signifie rien, ne fait rien contre nous, puisque nous convenions que

n'ayant pas été traité, il ne pouvoit être guéri. Mais pourquoi changer ou altérer une vérité reconnue, ſignée & arrêtée la veille. Il ſemble que ce devoit être une choſe ſacrée.

Le ſecond changement conſiſte à dire, que la cicatrice des deux malades guéris, étoit, ſuivant la direction des vaiſſeaux ſpermatiques, au lieu que dans le Procès-verbal de la veille, il étoit dit que cette cicatrice étoit ſelon la direction de l'anneau, ce qui eſt vrai & plus intelligible; la même cicatrice ne peut avoir deux directions qui paroiſſent différentes: mais il s'agit de guériſons & non de cicatrices.

Des deux malades qui ont été reconnus guéris par les Procès-verbaux; vous accordez, à ce qu'on m'a aſſuré, que le jeune eſt guéri, mais vous dites, que c'eſt au temps à nous apprendre s'il l'eſt ſolidement.

Ainſi en voilà un qui peut être guéri, c'eſt quelque choſe: pourriez-vous, Monſieur, & tous vos adhérents en faire autant, & nous dire quel temps il faut pour pouvoir aſſurer cette guériſon. J'ai toujours cru, quand il n'y avoit plus aucune apparence de maladie, que les ſymptômes étoient abſolument diſpa-

rus, que le malade ne sentoit plus aucune incommodité, se trouvoit même mieux pour le fond de sa santé, sur-tout dans une maladie locale, qui ne tient à rien aux humeurs qui peuvent faire quelquefois des récidives, selon Hippocrate ; & qui n'influent sur l'économie animale que comme cause, & sans être l'effet des dérangements qui y surviennent ; j'ai cru, avec toutes ces conditions, qu'on pouvoit dire au bout de six mois, qu'un malade étoit guéri. Je parle en Médecin : mais un Chirurgien comme vous, a bien plus de ressource dans ses systêmes de Phisiologie pour prouver & faire voir ce qu'il veut, & comme il le veut.

Vous passez ensuite au pere David, qui est l'autre malade guéri. Celui-là vous tient à cœur : son âge de soixante-onze ans est un morceau de difficile dijestion ; votre Phisiologie est à court. Vous n'osez même nier hardiment cette cure ; on doit vous en sçavoir gré. Mais vous cherchez à incidenter pour y jetter du louche. Une petite tumeur sur le haut du cordon un peu exagérée dans le procès-verbal, vous a servi d'occasion pour dire de belles choses : « disposition, ajoûte le Procès-» verbal, que nous n'avons pas remar-» quée lors de la premiere visite que le

» malade dit avoir depuis long-temps,
» que le ſieur Maget dit n'avoir obſervée
» que deux jours après l'application du
» Cauſtique ».

Cet incident vous embarraſſe ? Mais vous n'avez donc jamais étudié la partie des Hernies, M. le Chirurgien ? moi Médecin je vais vous apprendre ce qui en eſt ; écoutez : le bandage que ce malade portoit, a froiſſé le cordon, y a produit dans ſes membranes & le tiſſu cellulaire, un certain épaiſſiſſement local, qui fait comme un corps étranger appliqué ſur le cordon : remarquez que, ſelon le Procès-verbal, ce corps n'eſt dit ſe trouver que dans l'endroit expoſé à la compreſſion de la pelotte du bandage ; cette groſſeur n'a pu être fort apparente lors de la premiere viſite ; auſſi perſonne ne s'en eſt apperçu. Mais il eſt arrivé, que par le traitement, ce tiſſu cellulaire, s'eſt conſidérablement gonflé : il l'étoit encore lors de la viſite du 31 Juillet ; mais comme cela n'empêchoit pas la guériſon, que cela la confirmoit au contraire, j'ai vu avec plaiſir vos Chirurgiens, qui n'en ſçavent guere plus long que vous ſur le fond & le méchaniſme de la méthode, jetter cette pierre d'attente, qui devoit faire le fondement de votre triomphe,

en disant que *le reste du cordon jusqu'à l'anneau est rond, dur, indolent & de la grosseur du pouce.* Mais rassurez-vous ; ce malade est venu hier, je l'ai examiné, il est bien guéri ; & de plus, cette grosseur énorme est disparue, elle est réduite à l'état où elle étoit lors de la premiere visite, c'est-à-dire, presqu'invisible : sçavez-vous pourquoi ? c'est que depuis près d'un an il ne porte plus de Bandage, qu'il n'y a plus de froissement, de compression sur cet endroit. Je viens de guérir un malade, mais sans incision & Caustique, parce qu'il n'avoit pas de Hernie, mais un Bandage qui le faisoit beaucoup souffrir.

Quoique vos Chirurgiens n'ayent rien apperçu dans cette visite, de cette petite inégalité ; elle ne m'avoit pas étonné, parce qu'elle ne faisoit absolument rien pour le traitement, dans lequel nous avons l'attention de respecter cette partie délicate, & de n'y pas toucher : il suffit que la hernie rentre bien, quelque grosse & ancienne qu'elle soit, pourvu qu'elle rentre totalement, au moins l'intestin & l'épiploon, le sac peut rester : nous traitons & nous guérissons.

Je vois bien par cet incident, qui vous a fait faire tant de belles phrases, que vous

nous rendriez volontiers reſponſables de toutes les petites différences qui peuvent ſe trouver dans ces maladies, qui les font varier à l'infini, & qui effrayent des Médecins, comme vous, peu au fait; mais ne les arrête pas, parce que les ignorans ſeuls doivent douter; ſans inquietter ceux cependant qui connoiſſent la nature, les cauſes, les effets de ces différences, à quoi elles tiennent, & combien elles influent dans le traitement: il faut que vous ayez bien peu vu de maladies depuis que vous faites le métier de voir des malades.

A propos, on m'a parlé auſſi d'un certificat de M. Brun, que vous avez lu comme une piéce tranſcendante: je n'ai pu ſçavoir au juſte ce qu il contenoit; mais voici à quoi on doit s'en tenir: on il exprime les mêmes choſes que les Procès-verbaux; alors il étoit inutile: s'il les infirme, il eſt trop foible, & il ne le peut lui ſeul; s'il les contredit, il deshonore votre Confrere que vous auriez dû un peu ménager: car s'il a dit la vérité, il n'a fait que ſon devoir, & je lui dois la juſtice qu'il auroit bien voulu en être diſpenſé. Je ſçai d'ailleurs qu'il eſt bien fâché d'avoir eu la foibleſſe de vous l'accorder; une autre fois il ne ſe fiera pas plus à

vous, que les Médecins aux Chirurgiens.

Mais ce qui a le plus fourni à vos dissertations, c'est la maladie d'Ancelin, qui avec tout cela, dites-vous, n'est pas guéri; vous en avez parlé de façon à faire croire que vous n'auriez pas été fâché qu'il eut succombé à cette maladie: quand cela seroit arrivé, qu'en auriez-vous pu conclure, puisque vos Confreres ont déclaré, qu'il n'avoit pas subi tous les moyens de la méthode dont il s'agit; il a eu l'incision, & non le Caustique: cela est bien malheureux pour vous. Lisez le Procès-verbal du 23 Juin.

Cejourd'hui 23 Juin 1773 après midi, à la réquisition de M. Vieillard, Administrateur de l'Hôpital Général, je soussigné, Chirurgien en chef des maisons dudit Hôpital, certifie avoir vu, visité & interrogé en la maison où demeure le sieur Maget, sise rue de la Bourbe, fauxbourg St. Jacques, Jean-Baptiste Ancelin, l'un des trois malades attaqués de hernies & confiés audit sieur Maget par procès-verbal du 29 Mai dernier. Nous avons observé dans les tégumens du côté gauche, suivant la direction du cordon spermatique, une incision de la longueur de trois travers de doigts, que les bords de cette incision étoient gonflés, enflammés, & le fond en suppuration.

De plus, ledit malade nous a assuré qu'il ne lui avoit été encore appliqué de caustique, que cependant la fiévre étoit survenue le lendemain de ladite incision qui a été faite le 4 Juin; que cette fiévre a con-

tinué avec redoublement, ſoir & matin, juſqu'au 22 Juin; qu'elle a été conſtamment accompagnée de douleurs plus ou moins vives, qui ſe faiſoient ſentir juſques dans les teſticules & les bourſes; que ces douleurs ont été ſuivies d'un gonflement inflammatoire conſidérable, qui s'eſt terminé par un abcès profond à l'extrémité des bourſes du côté gauche; que ledit abcès s'eſt ouvert de lui même le 23 Juin, & que la fiévre a ceſſé le même jour. Cette même ouverture nous ayant paru inſuffiſante pour l'évacuation de la matiere, a été dilatée. D'ailleurs, le gonflement & l'engorgement ſe bornoient au côté gauche. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent rapport avec M. Gauthier & ledit ſieur Maget. *Signé* GAUTHIER, BRUN, MAGET.

A qui comptez-vous perſuader, qu'une inciſion dans la peau & les graiſſes a produit une fiévre putride maligne avec deux redoublements par jour, qui s'eſt terminée le 14, comme il eſt d'uſage dans ces maladies, par un dépôt aux bourſes qui a fait ceſſer la fiévre. Croyez-moi, ne vous ingérez pas à diſſerter ſur les cauſes des maladies internes, ce n'eſt pas votre fait; quand même il y auroit une playe qui pourroit avoir donné occaſion à la maladie dont il s'agit: car je ſuis de bonne foi; je ne diſconviendrai pas que cette inciſion ait pu être cauſe déterminante de cette maladie, dont le germe exiſtoit déja avant, & auroit pu éclore quelques jours

après; cela peut être; & la preuve sans replique est, qu'Ancelin que je traite a eu l'incision comme la premiere fois, & de plus le Caustique, & n'a pas eu de fiévre ni aucune autre maladie; mais jamais vous ne persuaderez, qu'à vos éléves en Chirurgie, à qui vous apprenez la Phisiologie, qu'une fiévre continue avec deux redoublements réglés par jour, vient d'une plaie simple dans les tégumens. Qu'il vous suffise de sçavoir que je l'ai pensé moi Médecin, que M. Lorry mon confrere a pensé comme moi, que je l'ai cité avec sa permission; que ce que j'ai dit à cet égard dans mon Rapport & ma Dissertation, il l'avoue; vous pouvez m'en croire: je pourrois vous produire une Lettre, mais je ne dois pas compromettre mes Confreres & les faire paroître indécemment devant des Chirurgiens se disant Médecins comme vous & M. Brun, pour rendre, pour ainsi dire, raison de leur décision en fait de maladies internes. Apprenez à respecter vos maîtres, & ne vous érigez pas en juges de Médecins comme M. Lorry, qui n'ont rien de commun avec vous, ni dans la théorie, ni dans la pratique de la Médecine.

Mais j'ai un argument plus fort que tout cela à vous opposer: Ancelin a pensé

périr, dites-vous, de la méthode, c'est-à-dire, d'une incision à la peau; il n'a pu être guéri par cette méthode de sa descente; donc, avez-vous dit, cette méthode est dangereuse & pernicieuse, &c. &c. &c.: pour vous fermer la bouche, s'il est possible, & vous donner le démenti le plus formel sur tous les points de votre mémoire; dès que votre Confrere, dans l'enthousiasme de ce qu'il avoit entendu la veille à votre Académie, m'eut annoncé que je serois écrasé *du poids de l'Académie*; voulant faire une bonne œuvre avant d'être *écrasé*, je le quittai sur le champ, de peur d'être réellement *écrasé* par les ruines de l'hôtel de Condé que l'on détruit, près duquel nous étions; j'envoyai un exprès à Bicêtre; cet Ancelin, que l'on a fait mort, est venu; il a subi l'incision & le caustique sans accident, ni fiévre, ni rien qui puisse vous inquietter; & le jour même de l'octave de la lecture de votre triomphant Mémoire, j'ai pu annoncer au Magistrat, qu'il étoit touché au point de guérir. Il est donc guéri, je vous le dis, dissertez, raisonnez; il est guéri sans accident, faites des Mémoires, lisez-les si cela vous plaît, cachez-vous si vous voulez, il est guéri,

Je vous le ferai voir quand vous voudrez, avec le pere David ; car le troisiéme, vous dites vous-même qu'il est guéri : vous les verrez, mais vous n'y toucherez pas : vous sçavez que cela n'est pas nécessaire pour s'assurer de la guérison, & qu'il pourroit y avoir du danger ; car votre ami Bousquet vous dira, que le 31 Juillet, avec ses doigts mignons, il a bien manqué à nous en donner des . . . , . . . Les malades s'en souviennent encore ; je leur ai dit, qu'il n'étoit pas nécessaire de se laisser *tripoter* ; ils ne se laisseront pas faire, car ils sentent qu'il est doux, qu'il est bon d'être guéri d'une telle maladie. Adieu, je vous laisse à Bicêtre si le séjour vous plaît ; je parts pour Nancy.

M. le Comte de Guerchi emmena en 1765 M. Maget à son Régiment, qui étoit à Nancy, pour y traiter des Hernies qu'il sçavoit y être très-communes. Il fit annoncer que ceux qui voudroient se faire traiter seroient guéris ; personne ne parut. Le projet de M. le Comte avoit transpiré, des gens officieux y avoient mis bon ordre. M. le Comte fit dire, que ceux qui seroient guéris & qui ne voudroient pas rester dans le service, auroient leur congé & de l'argent pour les conduire chez

eux ; aucun n'oſa ſe préſenter. M. le Comte ſçavoit que la crainte de manquer ſon congé peut influer ſur beaucoup de ſoldats, qui enſuite s'authoriſent des propos de leur Chirurgien ; cela fait cabale ; il eſt bon d'en être averti & d'y prendre garde.

Enfin, un nommé Desboſſu, Sergent, dit en avoir une ; il fut ſe mettre à l'Hôpital : l'inciſion fut faite, mais le ſoir il mourut de gangrene ſéche. Liſez ce Procès-verbal, dont j'ai l'original :

Nous ſouſſignés, Médecins, Chirurgiens, témoins de l'opération que M. Maget a faite au nommé Desboſſu, Sergent au régiment d'Infanterie du Roi, certifions que ſon inciſion à l'aîne droite vis-à-vis de l'anneau, n'a intéreſſé que les tégumens & les graiſſes. Une petite artere cutannée, qui s'eſt trouvée compriſe dans l'inciſion, a fourni aſſez pour exiger la ligature, qui a auſſi tôt arrêté l'hémorrhagie ; & immédiatement après il eſt ſurvenu une grande fiévre, accompagnée d'une altération conſidérable, diſſolution entiere du ſang ; le malade eſt tombé dans un affaiſſement total.

Une légere échimoſe au *Scrotum*, qui précédoit tous ces accidens, a augmenté à meſure de l'appauvriſſement du ſang, & eſt enfin venue à un point ſi conſidérable, que tout le *ſcrotum* & les enveloppes propres des teſticules tombent entièrement d'une gangrène ſéche.

Nous penſons que tous ces accidens ſont étrangers à l'opération, & qu'on ne doit les attribuer qu'à la mauvaiſe

mauvaiſe diſpoſition du ſujet, qui cependant paroiſſoit très-bien conſtitué, n'ayant éprouvé depuis long-tems aucune maladie, ni ſymptômes qui ayent pu donner le moindre ſoupçon. En foi de quoi Nous avons donné le préſent Certificat, pour ſervir en ce que de raiſon. A Nancy, le vingtieme jour du mois de Septembre 1765.

BAGARD, Médecin de l'Hôpital Militaire, Chevalier de l'Ordre du Roi.

GANDOGER DE FOIGNY, Médecin Conſultant du Roi.

DEZOTEUX, Chirurgien-Major du régiment du Roi.

LE RICHE, Chirurgien Aide-Major du régiment du Roi, Infanterie.

PAULIETE, ancien Chirurgien-Major de Cavalerie.

R. PIEROT, Chirurgien ſtipendié des villes de Nancy, Démonſtrateur d'Anatomie, & Chirurgien-Major des Hôpitaux Bourgeois.

LAFLIZE, Maître en Chirurgie de Nancy.

D'HÉRICOURT, Brigadier des Armées du Roi, Lieutenant-Colonel de ſon régiment d'Infanterie.

Et bien, M. Bordenave, qui vous connoiſſez ſi bien en maladies internes, reconnoiſſez-vous l'effet du poiſon par *la grande fiévre qui ſurvient, accompagnée d'une altération conſidérable, diſſolution entière de la maſſe du ſang, qui attireun affaiſſement total, deſorte qu'une eſchimoſe légère & qui a paru* (après un bouillon donné au malade) *& qui précédoit tous ces accidents, a augmenté à meſure de l'appauvriſſement du*

ſang, eſt enfin venu à un point ſi conſidérable, que tout le ſcrotum & les enveloppes propres des teſticules tombent en gangrene ſéche. Tous ces accidents ſont dus en apparence à une inciſion, qui n'a intéreſſé que les tégumens & les graiſſes, dans un ſujet bien conſtitué, qui n'a éprouvé ni maladie, ni ſymptômes qui ayent pu donner le moindre ſoupçon.

Que dites-vous à cela? que le malheureux qui a fait le coup a été bien mal adroit de ne pas attendre l'adminiſtration du Cauſtique, qui vous eut ſans doute ſervi à le juſtifier. Tout Nancy fut indigné contre ce malheureux: vous n'y étiez pas; mais il en fut alors comme à Paris, le lendemain que Dumont, dit Valdajou reçut un coup de couteau à la porte de Madame la Ducheſſe de Luynes, qu'il avoit guéri d'une maladie décidée incurable.

Vous vous êtes enſuite élevé un trophée au ſujet de la mort de M. de la Condamine, qui, dites-vous, a été la victime de cette nouveauté. Mais dequoi, je vous prie, M. de la Condamine auroit-il pu être victime? d'une ſimple inciſion dans la peau & les graiſſes; de l'application l'eſpace d'une minute d'un Cauſtique, qui n'a pu & ne peut, de quelque façon

que vous le considériez, attaquer aucune partie noble & essentielle à la vie; de la suppuration : si vous êtiez un peu plus au fait, vous sçauriez qu'elle lui a été utile & qu'il s'en trouvoit mieux. Mais en vérité, M. Bordenave, vous n'avez donc jamais rien fait, absolument rien en Chirurgie : vous n'avez donc jamais touché un Bistouri, manié un Caustique, fait un Cautere, appliqué un Vésicatoire dans une maladie grave & avancée; ou au moins vous n'avez donc jamais réfléchi sur ce que vous faisiez, ou sur les effets de ce que vous appliquiez. Vous oserez bien soutenir, qu'une incision de la peau & des graisses produira une fiévre putride, avec deux redoublements par jour; aura à Nancy l'effet d'un poison; & enfin donnera la mort quand vous croirez avoir intérêt de le dire. Mais qui osera, d'après de pareilles suppositions, faire la moindre opération de Chirurgie, ou même en commencer une?

J'ai prouvé assez au long dans ma Dissertation, que M. de la Condamine étoit guéri de ses deux hernies six semaines avant de mourir; qu'il n'est pas mort de ces deux opérations, ni des suites. Qu'il vous suffise de sçavoir qu'il n'étoit pas possible qu'il en mourut, malgré ses in-

firmités habituelles, qui lui faisoient dire à lui-même, qu'il ne sçavoit s'il pouvoit bien être compté pour la moitié d'un individu vivant *. Je pourrois citer d'autres circonstances, mais vous n'avez pas le droit de m'en demander d'avantage, qui prouveroient clair comme le jour que, quand il n'auroit pas guéri de ses hernies, vous n'auriez rien à nous imputer, ni à conclure contre la méthode dont il s'agit.

Vous avez ensuite parlé d'un accident arrivé à M. Menjault : que de belles choses n'avez-vous pas dit ? car pour cette fois *seulement & uniquement*, les apparences sont pour vous. Comme je ne sçai pas nier les faits hardiment, je conviens sans détour que M. Menjault n'est pas guéri, & que de plus le Caustique a fusé & ouvert l'intestin. Mais vous n'avez pas dit (vous aviez vos raisons), qu'il y a douze ans que cet accident est arrivé, & que quelques recherches que vous ayez pu faire, vous & vos adhérents, vous n'avez pu trouver que ce *seul & unique* accident à nous reprocher ; on peut s'en rapporter à vous sur ces recherches, & non pas sur ce qu'il faut penser de la méthode dont il s'agit ; se-

* Lettre à M. Godin.

riez-vous bien flatté que l'on en fit d'aussi exactes sur votre pratique, sans même y mettre aucune mauvaise volonté? Vous n'avez pas dit que M. Menjault est bien vivant, guéri de son accident & même mieux de sa hernie, qui est au moins contenue à présent, ce qui n'étoit pas auparavant: vous n'avez pas dit, qu'il y avoit une circonstance qui pouvoit excuser en quelque sorte M. Maget vis-à-vis du public; c'est que lors de l'application du Caustique, qui étoit alors la pierre à Cautere, dont on ne se sert plus, M. Maget fut malheureusement détourné pour porter secours à une personne de la maison où il demeuroit, qui, sortant pour aller à la messe, tomba dans la rue & y mourut subitement: vous auriez bien voulu pouvoir produire un certificat qui dit bien du mal de M. Maget & de la méthode des Caustiques; car vous sçavez bien que des gens officieux de votre connoissance n'ont rien négligé pour en avoir un bien conditionné: mais M. Menjault sçait lire, & n'est pas homme à signer sans lire ce qu'on lui présente.

Enfin pour un *seul* & *unique* accident, vous concluez tout d'un coup que la méthode ne vaut rien & qu'on ne doit pas s'en servir. Mais, Monsieur le Maître

ès-Arts & en Chirurgie, vous avez ſans doute fait votre Logique, & où avez-vous appris à conclure ainſi du particulier au général. Quoi, parce qu'une opération, utile en elle-même, n'aura pas réuſſi dans un cas particulier & pour des cauſes qui lui ſont abſolument étrangères; parce qu'il eſt arrivé un accident fâcheux, qu'on a toujours ſçu éviter depuis douze ans que cette méthode, qui étoit alors dans ſon enfance, s'eſt pratiquée, accident qui, je vous garanti, n'arrivera plus & ne peut pas même arriver; vous voulez qu'on proſcrive abſolument cette méthode, ſans aucune conſidération pour les bons ſuccès qu'elle a eu depuis.

Où en ſeroit la Chirurgie ſi votre prétention étoit admiſſible? que deviendroient les Chirurgiens? Y auroient-il une opération qu'on put faire licitement, ſans excepter la ſaignée qui a été ſi utile, quoiqu'elle ait été manquée pluſieurs fois & qu'on ait eſtropié en la faiſant?

Notre cauſe, remarqué le bien, eſt ſi étroitement liée à la bonne & utile Chirurgie, que vous ne pouvez nous attaquer par vos raiſonnements, ſans lui faire le plus grand tort, nous détruire ſans la détruire elle-même & ſans reſſource, par les mêmes coups que vous prétendez nous porter pour nous *écraſer*.

Ceſt au milieu de toutes ces inconſéquences que vous voulez nous faire croire & au public, que vous êtes le Député de l'Académie, l'Agent du Corps des Chirurgiens, le protecteur & le défenſeur de la Chirurgie : non, ils ne peuvent ſe trouver que dans les Médecins & les bons Chirurgiens qui font leur unique état de la Chirurgie.

Telles ſont les réflexions générales que j'avois à faire ſur le contenu de votre Mémoire ; d'après leſquelles je penſe, qu'il réſulte clairement que vous n'avez pas même effleuré la queſtion dont il s'agit entre nous ; puiſque n'ayant que prouvé dans la premiere partie, que les Anciens n'ont pas guéri les Hernies par les Cauſtiques, ce qu'on ne vous a jamais conteſté ; vous ne pouviez dans la ſeconde conclure contre nous, que nous n'avons pas guéri, & quand même les preuves que vous avez rapportés ſeroit auſſi concluantes que j'ai fait voir qu'elles l'étoient peu, il ne s'enſuivroit point encore, qu'il eſt impoſſible de réuſſir à guérir cette maladie par ce moyen. Si vous voulez me communiquer votre Mémoire, ainſi que celui que M. Brun a, dit-on, donné à l'Académie ſur le même objet & dans la même intention ;

quoiqu'il ait assuré plusieurs fois & attesté par Procès-verbal, la guérison des deux hommes de Bicêtre; je ne doute pas qu'il ne se trouve dans le détail des choses particulieres très-importantes à remarquer, & même bonnes à éclaircir. Je me chargerai volontiers de ce travail si vous jugez qu'il puisse être de quelque utilité.

Si ces réflexions préliminaires vous ont paru un peu longues, je vous dirai, avec Pascal, que je n'ai pas eu le temps d'être court. J'étois pressé de faire connoître à quoi l'on devoit s'en tenir sur l'idée, l'objet & le contenu de votre Mémoire, & l'intention que vous avez eu en le lisant en une séance publique d'Académie. Je sçavois très-bien que cette lecture étoit un signal en conséquence duquel, sur le rapport des papiers publics, qui en rendant compte des séances publiques d'Académie, ne font qu'énoncer le titre des discours qu'on y a lu, tous les Chirurgiens du Royaume devoient répéter, d'après ce titre, les *dangers de guérir les Hernies par les Caustiques*, & rapporter pour preuves de leurs assertions, que M. Bordenave, qui est un grand homme dans l'Académie de Chirurgie, & déjà Vétérant de l'Académie des Scien-

ces, a prouvé dans un beau Mémoire, (qu'il ne verront pas si tôt) qu'il étoit impossible de réussir à guérir cette maladie par ce moyen plein de dangers : si on leur objecte que cependant il y a des guérisons (car effectivement il y en a déjà plusieurs dans la Province), ils répondront, que M. Bordenave, qui est sur les lieux, les a toutes niées, sans même daigner les examiner, parce qu'il les a démontré impossible, que cela doit suffire.

Je sçavois aussi, que la lecture de votre Mémoire en une séance publique, étoit une consigne que tous vos affiliés, quelques-unes de vos Démonstrateurs, & tous vos *faiseurs* de Cours particuliers devoient répéter dans leurs leçons, afin que les éléves qui n'ont pas encore été dans le cas de rien voir, emportassent au moins dans leurs Provinces, des préventions contre cette découverte; soutinssent, d'après vous & sur votre parole, M. Bordenave, l'impossibilité de réussir par ce moyen; & que cette lumiere qui commence à luire dans vos ténébres, fut à l'instant étouffée.

La semaine derniere, précisément celle qui a suivi la lecture de votre Mémoire, un de ces faiseurs de Cours particuliers,

pour lesquels il n'a aucun titre ou qualité, dans une de ses démonstrations d'Anatomie, a rapporté presque mot pour mot votre long Discours, ce qui prouve une grande mémoire, ou au moins un rapport & une correspondance bien intime entre vous deux. Il ajouta de lui-même, car cela n'est pas dans votre Mémoire : *au surplus, Messieurs, que deviendroient les Bandagistes ; ne faut-il pas que chacun vive.*

Il faut convenir que cela est très-indiscret : sans doute qu'en lui disant tout bas ce fin mot, vous ne lui avez pas défendu de le dire tout haut ; si vous n'y prenez garde, l'indiscrétion de vos gens vous fera perdre votre affaire devant le public, & personne ne voudra plus croire, que c'est l'honneur de la Chirurgie, le zèle du bien public, l'envie de prévenir les malades contre une méthode dangereuse qui vous a fait agir & parler. Quelqu'un qui n'est point Médecin, & qui étoit présent à la lecture de votre Mémoire, m'avoit dit, que vous aviez l'air d'être payé par les Bandagistes : vous concevez bien que je n'en ai pas cru un mot, & que je sçai à quoi doit se réduire ce propos : je connois votre délicatesse ; vous n'êtes pas homme à vous faire payer d'une si

ſi belle œuvre, autrement que par les louanges que les Bandagiſtes pourront vous donner, pour avoir ſi bien ſoutenus & débattus leurs intérêts; les conſultations qu'ils pourront vous procurer; car on ne peut diſconvenir, que vous ayez bien étudié la matière; & enfin la célébrité qui doit néceſſairemeut en réſulter pour vous; rien ne peut être inutile quand on a un ſeul objet en vue, & qu'on ſçait y rapporter tout, & même les choſes qui en paroiſſent les plus éloignées.

Mais je ne veux pas même que vous ſoyez inquiet ſur le ſort des Bandagiſtes, ſi la méthode des Cauſtiques que vous attaqué pouvoit s'accréditer : *Que deviendront-ils*, dites-vous, & *dequoi vivront-ils ?* Je vais vous le dire : ils ſont Chirurgiens, & ils vivront de la Chirurgie, comme le Prêtre vit de l'Autel. Meſſieurs les Bandagiſtes ſont un ordre de citoyens qui aiment beaucoup à travailler & à ſe rendre utiles par leurs talens. S'il étoit poſſible que l'article des Bandages n'allât plus; ils ſe retourneront aiſément, ſans changer d'objet ni d'état : ils ont étudié les Hernies pour les guérir; cette ſcience & leur expérience en cette partie ne leur feront pas inutiles; ils apprendront à traiter par la méthode des Cauſtiques, & ils

auront, dans leur pratique, un avantage qu'ils n'avoient pas, c'eſt qu'ils guériront au moins autant de malades, qu'ils en guériſſoient peu par leurs Bandages auparavant.

Vous ſçavez bien que j'ai prouvé dans ma Diſſertation, que les Bandages, quelque bien fait qu'ils puſſent être, ne pouvoient guérir que les jeunes gens au-deſſous de vingt ans qui ſont dans le tems de prendre croïſſance, & qui de plus auroient l'attention (ce qui eſt très-eſſentiel) de porter ce Bandage bien fait ſi aſſiduement, que la Hernie ne pût jamais reparoître dans un interval donné ; ce qui ne peut preſque avoir lieu dans les Hernies incomplettes, & particulierement dans les complettes, qui ordinairement ne ſont preſque jamais contenues par les Bandages ; de ſorte qu'on peut dire ſans crainte d'être démenti, que les Bandages peuvent guérir tout au plus un malade ſur vingt.

La méthode au contraire que je propoſe guérira toutes les Hernies de l'aine, quelqu'anciennes & volumineuſes qu'elles ſoient, ſans diſtinction d'âge & de ſexe, pourvu qu'elles ſoient ſans adhérences. Il ſuit que les adhérences ſeules ſont un obſtacle à cette guériſon. J'ai fait

voir de plus, que des quatre espéces auxquelles ces adhérences peuvent se réduire, il y en avoit trois espéces qui n'empêchoient pas la guérison par notre méthode : que la quatriéme qui paroissoit l'exclure, pourroit encore l'admettre pourvu que la réduction put se faire, & j'ai proposé des moyens de tenter la destruction de ces adhérences; d'où suivroit la réduction & enfin la guérison sûre. Desorte que l'on guérira par la méthode que je propose au moins dix-neuf Hernies sur vingt, ce que ne faisoient pas les Bandages.

Ne soyez donc plus inquiet des Bandagistes : ils *deviendront* des gens très-utiles & précieux à l'humanité, & ils *vivront* avec honneur & distinction. Ils aiment le travail, & leurs talents trouveront dequoi s'exercer. Communément un huitiéme des hommes est attaqué de cette maladie, ou même une moitié dans certaines Provinces. Il y a un sixéme des troupes à guérir, ce qui fera un grand avantage pour l'Etat, & une dépense considérable rendue inutile & qui n'aura plus lieu. Il y a un sixiéme dans les pauvres & les ouvriers; en les guérissant, ils seront très utiles à leur patrie, ils soulageront les Hôpitaux qui sont surchar-

gés par le malheur des temps, qui multiplie la misere à l'infini & diminue les ressources. Sentez la considération que le Bandagiste méritera dans la société, par la nécessité de l'Art salutaire que je lui donnerai moyen d'exercer. Vous ne vous en seriez pas douté; aussi on ne s'avise pas de tout, quand on ne se propose pour but que de nier & contredire.

Je ne sçai si vous prendrez le parti de répondre; vous en êtes le maître. Mais je dois vous prévenir, que si vous commencez par raisonner à l'infini, comme vous avez déja fait sur des hypothes, des impossibles, &c. je vous laisserai dire, je ne répondrai pas & je guérirai.

Si vous vous perdez en personnalités ou propos étrangers à la question; je mépriserez le tout pour employer mieux mon temps à guérir, ce qui est plus sûr. Si vous continuez à vous monter sur la négative, aussi absolue & entiere que nos guérisons, je vous répondrai comme en Philosophie quand on abuse de la permission de nier: *plus negaret*, &c. encore, quand il s'agit de faits & que l'on se sent de la bonne éducation, on dit simplement, *transeat.* Si au contraire, vous contestez simplement par envie de connoître la vérité, & que vous paroissiez avoir bonne

volonté pour vous inſtruire, alors je vous répondrez avec douceur & honnête; je leverai vos ſcrupules ſur les craintes des dangers, des accidents, &c. que vous avez exagéré; j'éclaircirai vos doutes & vous ferai voir auſſi clair que quand on a de bons yeux & bien ſains. Si vous vous préſentez, *malo animo*, avec un air querelleur, la prévention d'un Chirurgien contre les Médecins, vous me trouverez prêt à vous recevoir avec toute la fermeté & la politeſſe que vous aurez mérité: car comme vous ferez, je ferai; comme vous ſerez, je ſerai.

Diſputer ſans fin & ſans s'entendre, cela ne ſignifie rien; je vais poſer ma propoſition; ſouvenez-vous qu'il ne faut jamais s'en écarter, quand on veut paſſer pour ſçavoir bien écrire & en bon critique. La voici, elle eſt fort ſimple: j'ai guéri; donc je puis encore guérir. La premiere partie eſt une queſtion de fait qu'on ne doit pas nier ſans donner des raiſons bonnes ou mauvaiſes: les vrais Sçavans, qui ſont toujours polis & honnêtes, n'aiment pas cette façon d'écrire. La ſeconde partie eſt de droit & la conſéquence de la premiere, comme mon exiſtance ſuit de ce que je penſe, ainſi que la vôtre, de ce que vous ſçavez nier.

Ego cogito, difoit Defcartes, *ergo fum*.

Je ferois bien en droit de vous demander raifon de vos negations, mais je fens combien je vous embarrafferois fi je vous preffois trop l'épée dans les reins. Je veux vous ménager: je vais vous prouver ma queftion de droit de façon que ce foit affaire faite pour toujours, & que vous ne puiffier ni incidenter, ni nier, ni même raifonner; car mon argument eft ce qu'on appelle *ad hominem*: le voici, faififfez le bien.

Je m'offre à vous traiter & guérir, car c'eft la même chofe pour nous, autant de malades que vous voudrez, une demie douzaine, une douzaine, plus ou moins, ou fi vous voulez, autant qu'il y a de négations de fait dans votre Mémoire, de faux raifonnements: c'eft beaucoup; n'importe, vous me donnerai du temps.

Voici mes conditions: vous choifirez des malades de votre mieux, je m'en rapporte à vous & tous vos fideles affociés: vous en prendrez de tout âge, de tout fexe, & vous aurez attention que ces Hernies, qui feront toutes de l'aîne, ou inguinales, fans adhérences & complications de maladies étrangères, foient bien groffes, bien anciennes, & de toutes les efpéces que vous pourrez connoître:

vous conſtaterez le nom, l'âge, le ſexe, la condition, l'état des malades; l'eſpéce, la nature de la hernie : vous prendrez pour vous aider dans ce travail, toute l'Académie ſi vous voulez & tous vos Aſſociés : vous n'oublirez aucunes des précautions que vous jugerez bonnes & légitimes; vous me permettrez, ſans doute, de prendre auſſi les miennes: vous m'enverrez ces malades avec toutes ces piéces en bonne forme; je ferai mon examen; ceux que je renverrai, je vous dirai les raiſons par écrit : vous viendrez avec quelques adjoints ſeulement, afin qu'il n'y ait pas trop de confuſion, voir vos malades dans le cours du traitement : nous ferons la viſite enſemble; vous aurez ma Diſſertation en main, & moi votre Mémoire; nous comparerons ce qui eſt dit dans l'un & l'autre, des accidents, des douleurs, de la fi vre, &c. en le vérifiant ſur les malades mêmes. C'eſt-là le vrai moyen de voir tout d'un coup qui de nous deux a mieux vu, a mieux penſé, a mieux raiſonné, a été plus en état de bien dire & bien écrire ſur une choſe nouvelle. Pour tout cela, je ne vous demande que les débourſés & les frais de nourriture & d'entretien pendant le cours du traitement. Je ne demande pour moi

que le plaisir de vous éclairer & instruiresur la Chirurgie.

Si vous êtes de bonne foi, M. Bordenave, si vous avez pensé tout ce que vous avez dit dans votre Mémoire contre les traitements des Hernies par les Caustiques, vous ne devez pas hésiter à me prendre au mot : si vous ne le faites pas, *stultè nudas conscientiam*, vous vous trahissez vous-même : au moins faites-nous grace des propos que tous vos confédérés répétent pour effrayer les malades. Laissez-nous faire en paix le bien que vous ne pouvez ni faire, ni comprendre : sans cela on pourroit vous dire, vous avez parlé contre votre pensée, vous ne méritez aucune créance, même selon Phédre, en disant vrai ; & si vous insistiez trop, vous trouveriez peut-être des gens qui vous diroient à vous-même, comme ce bon pere Capucin poussé à bout : *mentiris impudentissimè*, ce qui ne vous feroit pas plaisir à entendre.

Au contraire, si dans ces traitements vous ne me paroissiez pas trop difficultueux, qu'on ne vit pas une envie décidée de chicanner, d'épiloguer sur les mots comme faisoient vos Confreres le 31 Juillet ; mais seulement une réserve honnête d'un homme qui cherche le vrai,

& craint d'être trompé ; alors je pourrai vous rendre un petit ſervice qui, je ſuis aſſuré, vous flattera beaucoup.

Il s'agiroit de vous communiquer de bonnes choſes ſur les Hernies, dont je vois que vous ne vous doutez pas ; car cette partie a été abſolument abandonnée, comme vous ſçavez très-bien, & vous ne vous y êtes appliqué dans ce moment que pour nous contredire. Vous avez lu les Anciens ſans y rien voir, car vous n'aviez aucune idée dans l'eſprit qui put vous donner à entendre ce qu'ils ont dit de bon ; en les liſant, vous êtiez comme un aveugle de naiſſance qui, ne comprenant pas ce que c'eſt que la lumière, ni les corps extérieurs, va en tâtonnant de tous côtés, ſe défiant de tout, étant dans une crainte continuelle de ſe heurter ou d'être trompé, au moyen de quoi il ne s'arrête à rien, il ne diſtingue rien : voilà comme vous avez lû les Anciens. Je vous en donnerai la clef ; & avec les obſervations que je vous communiquerai volontiers, nous pourrons faire enſemble un fort bon Mémoire : vous iriez le lire à la rentrée de la S. Martin, qui eſt la plus ſolemnelle : vous pourriez dire alors, on guérit les Hernies par les Cauſtiques ; je l'ai vu, & très-bien vu ; & voici ce que

j'ai bien obſervé : cette généroſité de chanter la palinodie vous feroit honneur, & votre Mémoire feroit ſûrement applaudi dans l'Académie de Chirurgie : on y aime le bon & l'utile, mais on voudroit l'avoir fait, ou trouvé, & c'eſt-là ce qui fait toute la difficulté, du reſte nous ſommes d'accord. Si vous avez des raiſons de ne pas lire à l'Académie de Chirurgie ce Mémoire, vous avez droit d'aller à l'Académie des Sciences : le Public n'y perdroit rien, & vous feriez connoître par-là que, quoique Vétérant, vous êtes encore en état de très-bien faire & très-bien dire ; car le Mémoire dont je me plains pour le fond, étoit très-bien écrit ; c'eſt une juſtice que je vous doit, & que je vous rends volontiers

Voilà ce que j'avois à propoſer pour vous faire plaiſir & connoître que j'oublie tous vos mauvais procédés, ces petites menées, ces quêtes de certificats que vous n'avez pu obtenir, cette attention que vous avez pris de prévenir par vous-même, ou vos ſuppots, les Académies au ſujet de la mort de M. de la Condamine ; afin que dans les éloges que l'on devoit à la mémoire de ce grand homme, il put être dit, qu'il eſt mort de cette opération, ou des ſuites au moins ; ce que

les Journaux, n'oubliroient point de répéter. C'eſt une ſimple erreur de fait dont ſont capables les plus habiles gens : mais comme ils ſont judicieux en même-tems, & de plus citoyens, prenez garde que, peſant mes raiſons, comme je l'eſpére, ils ne réforment cette erreur lors de l'impreſſion de l'éloge : alors vous auriez perdu une partie de votre peine. Mais, direz-vous, cela ſera imprimé ; & on pourra dans le beſoin faire lire cet endroit du Journal.

Mais comme il faut détromper le Public & faire tomber le préjugé ; ſi vous n'acceptez pas mon offre, voici ce que je vais faire : tous les mois je traiterai un pauvre *gratis*, & d'avantage ſi on veut pourvoir à la nourriture & l'entretient de ces malheureux pendant le mois que doit durer à peu-près le traitement.

Il y a rue de la Vieille Eſtrapade, à côté de la rue du Cheval-Verd, une maiſon ſous la protection de M. le Lieutenant Général de Police, où ces traitements ſe feront *gratis* & en forme probante. La lecture publique de votre Mémoire m'a fait prendre ce parti, pour répondre *ad rem* ſans écrire & faire des Mémoires ; ſi ce que je propoſe eſt bon & utile au Public, comme je le crois & le ſoutient avec

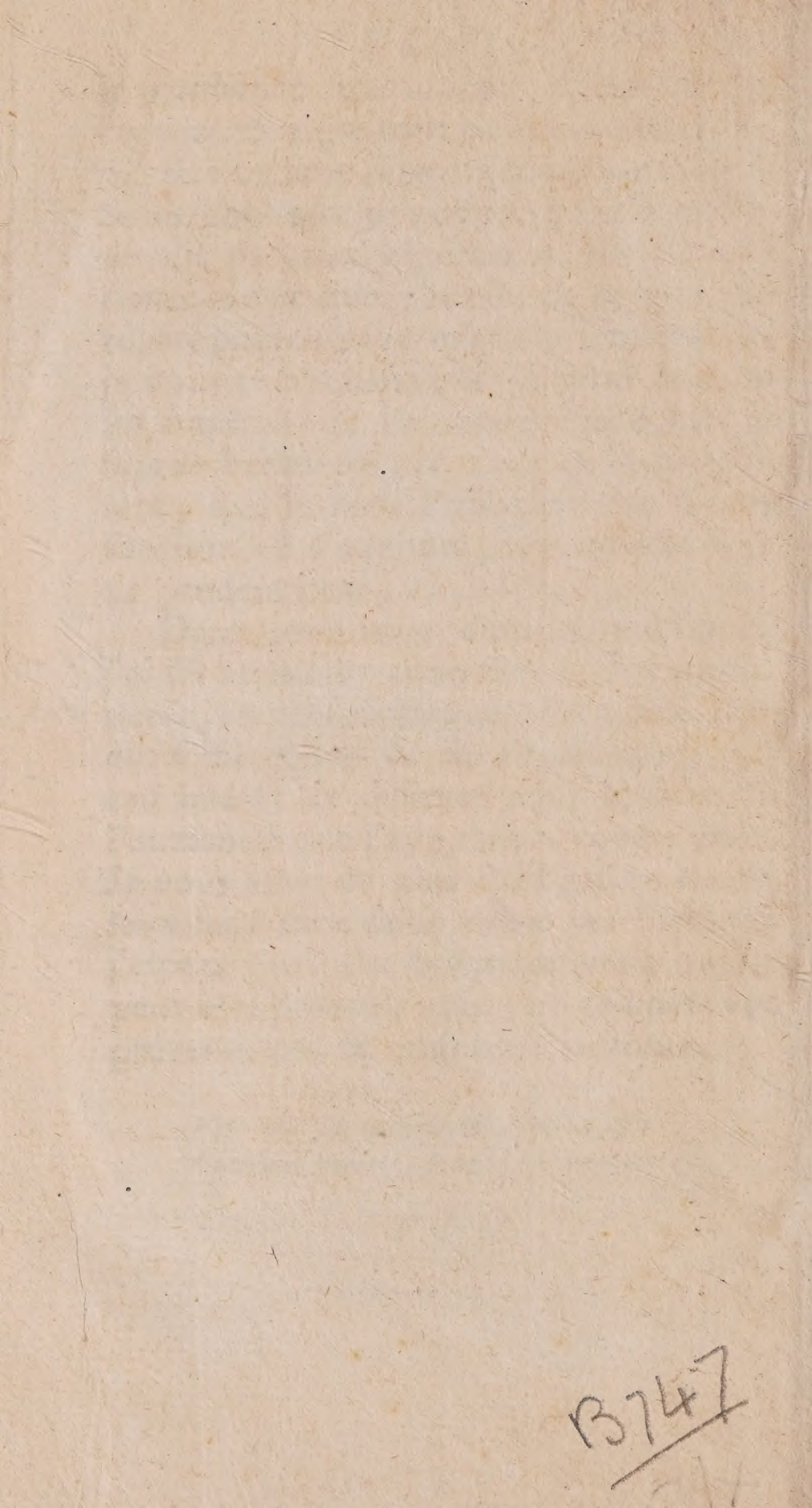
la confiance que donne la persuasion du vrai. Malgré tout ce que vous pourrez dire ou faire, cette méthode aura lieu. Si au contraire je voyois qu'elle ne répondit pas aux espérances que l'expérience de ce que j'ai vu, de ce que j'ai répété plusieurs fois m'en a fait concevoir, je vous en avertirai ; & je ferai comme les Anciens, je l'abandonnerai : car je suis de bonne foi, & n'ai, en la proposant, que le bien Public en vue. Votre fonction est d'attendre, si vous êtes sage & prudent ; car . . . . . .

Dans cette vue d'utilité publique, j'ai dû vous faire connoître & vos confédérés, en vous distinguant bien du Corps des Chirurgiens & de l'Académie, qui ont intérêt & desirent pour le bien de l'humanité que j'aye raison contre vous. Je vous aurai de plus l'obligation de me faire faire mon salut avant ma fortune : j'espére que cette bonne œuvre, qui ne peut être perdue, vous fera tomber vos préventions, & connoître la vérité.

Vive vale, si quid novisti, rectius istis
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Hor.

FIN.


B747